

Juste avant la Compagnie / Lisa GUEZ

LES FEMMES DE BARBE BLEUE

Prix du jury et prix des lycéens
Festival Impatience 2019

REVUE DE PRESSE

Contact Presse

Francesca Magni - 06 12 57 18 64

francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI



PROGRAMMATION 2020



LISTE DE PRESSE

29 JANVIER 2021 11h / Le CENTQUATRE

Fabienne Arvers / Les Inrocks
Alexis Champion / Le Journal du dimanche
Caroline Châtelet / Sceneweb
Mireille Davidovici / Théâtre du Blog
Bénédicte Fantin / Les 3 coups.com
Brigitte Hernandez / Le Point
Véronique Hotte / Blog Hotello
André Malamut / Radio Soleil
Sandra Mignot / Le 18eme du mois
Mathieu Perez / Le Canard enchainé
Camilla Pizzichillo / Radio Campus
Gilles Renault / Libération
Laurent Schteiner / Théâtres.com

Le 29 janvier 2021 16h30 / Le CENTQUATRE

Leslie Auguste / Mouvement
Maia Bouteillet / Paris Mêmes
Chantal Colas / France Bleu
Simone Endewelt / La presse Nouvelle Magazine
Sybille Girault / Artiphil.com
Hoël Le Corre / Un fauteuil pour l'orchestre.com
Alice Ramond / Mouvement
Nedjma Van Egmond / Elle

AUTRES

La Scène : interview de Lisa Guez par Tiphaine Le Roy.
Parution numéro mars-avril-mai 2021.

Théâtre(s) : interview de Lisa Guez par Nadja Pobel.
Parution le 21 juin 2021.

La Terrasse : annonce par Agnès Santi

Radio Campus : interview de Lisa Guez par Camilla Pizzichillo, le 1er février à 19h
diffusion le 8 février entre 20h et 21h.

TV5 Monde : interview de Lisa Guez par Liliane Charrier le 9 février à 10h.
En attente de date de diffusion

Théâtres.com : interview de Lisa Guez par Marie Lhoro le vendredi 12 février à 10h.

France 2 : reportage de Julia Livage autour du spectacle le 13 avril 2021.
Diffusion le 26 avril 2021 dans l'émission Télématin

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

N° 5230 – mercredi 3 février 2021

Le Théâtre

Les Femmes de Barbe-Bleue

(Initials B.B.)

QUE FONT les gens de théâtre l'après-midi ? Ils n'arrêtent pas d'aller au travail ! Jamais les salles n'ont été aussi pleines. Pleines de programmeurs et de journalistes. Au Nouveau Théâtre de Montreuil, au Monfort, au Mouffetard... Au Centquatre, aussi. C'est là que se tient en ce moment la 4^e édition du festival Les Singulier.e.s., jusqu'au 13 février. Les compagnies invitées « ont en commun de questionner la société ». Treize spectacles en tout.

« Les Femmes de Barbe-Bleue », par exemple. La metteuse en scène Lisa Guez et ses cinq comédiennes (Valentine Bellone, Camille Duquesne, Anne Knosp, Nelly Latour, Jordane Soudre) ont réécrit le conte de Perrault, transposé à notre époque. Qu'ont en commun Jordane, qui a tout dans la vie, et Nelly, qui adore glisser des mots en anglais dans la conversation ? Elles sont mortes, zigouillées par leur homme. Les trois autres aussi. Évidemment, pas par le même. Des Barbe-Bleue, il y en a partout.

Et c'est toujours la même histoire : elles sont tombées raides dingues d'un type qui était tout sauf le prince charmant. L'une ne se fie plus à son intuition : « *Et plus le temps passe et plus je me dis : "Cet homme n'est pas un tueur, c'est un mou, cet homme est un mou. Cet homme est comme ton père et toi tu vas finir comme ta mère, à faire des quiches."* » Une autre excuse toujours son mari quand il dérape : « *Il revenait quelques heures plus tard, toujours bouleversé, avec un bouquet de fleurs, et me*

priaient de l'excuser en pleurant. Je le prenais dans mes bras et lui pardonnais. Ce n'était pas sa faute, c'était comme une bête qui s'échappait de lui, comme s'il avait un démon en lui. »

A tour de rôle, chacune se raconte. D'où elle vient, qui elle est, et Barbe-Bleue, qu'on ne voit jamais, qu'on nous décrit, selon les cas, vivant reclus dans son manoir, comme un journaliste à la réputation sulfureuse, etc. Il y a tous les ingrédients pour basculer dans le théâtre documentaire le plus terrible sur les féminicides. Mais non.

Le spectacle garde la légèreté des contes, et leur cruauté. Ici, les femmes s'adressent à nous depuis l'au-delà. Les voilà réunies dans un groupe de soutien. Elles refont le match, s'écoulent, se disputent, se donnent des conseils pour surmonter la peur, décryptent les mécanismes de la domination, témoignent de l'ambivalence du désir, chantent, dansent, se vengent. Et, contre toute attente, on rit. Elles ont trouvé dans l'humour une force de guérison.

Mathieu Perez

● Vu au Centquatre, à Paris.



les Inrockuptibles

N° 1315 – 10 février 2021

Survivre à l'amour

L'écriture collective des *Femmes de Barbe-Bleue* raconte de l'intérieur les vies brisées des victimes de féminicides.

Mordues de théâtre qu'elles pratiquaient en amatrices, les actrices des *Femmes de Barbe-Bleue*, un spectacle écrit collectivement et mis en scène par Lisa Guez, ont remporté le prix Impatience en 2019. Elles devaient jouer au Festival d'Avignon, annulé en 2020, tourner dans les théâtres partenaires du prix Impatience – bref, se lancer dans la professionnalisation de leur passion théâtrale. Las, le Covid-19 a mis à terre la tournée prévue la saison dernière et sape, jour après jour, les dates de 2021. Un comble pour un récit dont le cœur est vécu, de façon exponentielle, par nombre de femmes, confinement et violences familiales et conjugales faisant hélas bon ménage.

D'où la puissance de cette parole, entendue au Centquatre à Paris où elles étaient programmées fin janvier. Il y a d'abord l'introduction, dans laquelle une jeune femme vêtue de rouge raconte la tentation, irrésistible, d'ouvrir cette porte dont le mari lui donne la clé tout en lui interdisant d'en faire usage. Puis, à la façon d'un club de paroles, elles revivent ensemble l'enchaînement des mécanismes qui isolent et rendent vulnérable. C'est le mystère et la clé de cette fable : interdire pour mieux punir. Refuser le choix de l'autre. Poser des règles qui annulent son désir. En cas de transgression, en faire payer le prix fort par la violence et la mort. En posant des mots sur les vagues d'émotions et de sensations qui les ont empêchées de se protéger, *Les Femmes de Barbe-Bleue* oppose l'écoute et la solidarité à la réclusion induite par la violence. Cathartique et nécessaire. **Fabienne Arvers**

Scènes

Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 11 AVRIL 2021 N°3874



Les cinq femmes de Barbe-Bleue. © MON GOSSELIN

EN THÉRAPIE AVEC BARBE-BLEUE

ÉPATANT Avec tact et humour, Lisa Guez met en scène les fantasmes ambigus des victimes du tueur de femmes. À voir sur Facebook

Sur scène, cinq femmes racontent comment, une à une, elles sont tombées dans le même piège. Ensemble, elles rejouent ce drame qu'elles auraient pu éviter le jour où l'impitoyable Barbe-Bleue, célèbre archétype du tueur d'épouses, les a séduites. Pour ce faire, elles convoquent l'effroi, interrogent leurs tempéraments respectifs mais, heureusement, manient aussi l'humour et l'autodérision...

Rarement la question des violences conjugales n'a été aussi finement abordée que dans l'épatant spectacle *Les Femmes de Barbe-Bleue*. Né de l'écriture collective de cinq jeunes comédiennes et de leur metteuse en scène Lisa Guez, il évoque sans détour – mais avec l'appréciable distance de l'imaginaire – ces victimes dont Charles Perrault ne disait presque rien dans son conte original.

Grand gagnant (prix du jury et prix des lycéens) du festival Impatience 2019, il a vu le jour dès 2017, juste avant que le mouvement MeToo soit lancé. Une déflagration mondiale qui rejoint son propos sur l'emprise. « C'est vrai, mais ce vaste débat sur le viol et le harcèlement nous a plutôt perturbés, confie Lisa Guez. Nous ne cherchons pas à dénoncer le prédateur mais plutôt à explorer ce qui, dans les fantasmes et désirs induits par

notre héritage culturel, lui ouvre la voie. Autrement dit, qu'est-ce qui fait qu'un bad boy nous attire en dépit du bon sens? Quelles sont les constructions psychiques qui nous amènent dans ces danses dangereuses? »

En direct depuis le Théâtre Antoine à Paris

Si Lisa Guez porte en elle un souvenir « fort » du conte qu'on lui racontait gamine, c'est un autre livre qui fut son déclic: *Femmes qui courent avec les loups* (1989), de la psychanalyste américaine Clarissa Pinkola Estés. « Je me suis servie de ce livre comme d'un protocole pour réfléchir, par le jeu et avec les délires de chacune des comédiennes, aux mécanismes de l'autoconditionnement et du renoncement aux libertés. »

Son succès propulse le spectacle à un moment maudit où les renoncements deviennent inévitables. Privé de représentations en 2020 alors qu'il était annoncé au Festival d'Avignon, il se voit actuellement privé d'une belle tournée. En conséquence, Lisa Guez et son équipe ont accepté, malgré leurs réticences, le pari du spectacle en streaming proposé par le festival Paroles citoyennes. Mercredi, on pourra ainsi les voir jouer en direct depuis le Théâtre Antoine à Paris. Un sauvetage qui est une aubaine pour cette belle troupe en cours de professionna-

lisation, née d'ateliers au conservatoire du 13^e arrondissement de Paris. « Nous sommes toutes en train d'accéder à l'intermittence. Certaines d'entre nous ont d'autres métiers: Jordane Soudre est aussi clerc de notaire, Valentine Krasnochok, infirmière psychiatrique, Anne Knosp, serveuse. »

Le psychodrame, une approche thérapeutique par le jeu

De son côté, Lisa Guez, normannoise happée par le théâtre, mène de front plusieurs activités. Un temps enseignante en fac à Lille et toujours thésarde, elle intervient aussi auprès de jeunes adultes hospitalisés en milieu psychiatrique. Fascinée par le psychodrame, cette technique qui permet de vaincre les traumatismes en les jouant, elle croit beaucoup « au pouvoir du théâtre sur l'inconscient comme thérapie de l'âme et de l'imaginaire ». Une pratique libératrice qu'elle entend poursuivre malgré les conditions actuelles. Elle a elle-même attrapé le Covid début mars et s'en remet à peine. « J'ai été bien sonnée, mais j'ai plein d'énergie », rassure-t-elle, tout en préparant sa prochaine création, intitulée *Celui qui s'en alla*. Toujours sur le thème de l'emprise, sujet d'époque qui lui tient à cœur. ●

ALEXIS CAMPION

PRODUCTION

Diffusion : embouteillage en vue

La création ne s'est pas arrêtée pendant la fermeture des salles de spectacle, laissant présager d'un engorgement en diffusion.

L'engorgement induit par la fermeture des théâtres aura des répercussions en premier lieu pour les équipes fragiles et les compagnies émergentes. Lisa Guez, metteuse en scène du spectacle *Les Femmes de Barbe bleue*, prix du jury et prix du public du Festival Impatience 2019, devait avoir une belle tournée en 2020, passant par le Festival d'Avignon. « Nous avons créé ce spectacle avec peu de moyens. L'annulation des dates à Avignon a été très dure pour toute l'équipe, même si nous comprenons leurs contraintes. Et les représentations professionnelles ne rattrapent pas les rencontres qui n'ont pas eu lieu, met en avant Lisa Guez. La crise renforce la verticalité entre les lieux et les artistes qui existait déjà avant la crise. »

TIPHAINE LEROY



Lisa Guez, metteuse en scène

« Les représentations professionnelles ne rattrapent pas les rencontres qui n'ont pas eu lieu. »

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Printemps 2021

INTERNET ET RÉSEAUX SOCIAUX:

COMBLER L'ATTENTE

Les blogueurs du théâtre
tentent de garder le

LEURS COUPS DE CŒUR

Même sans trop de spectacles à se mettre sous la dent, les blogueurs mettent en avant de belles découvertes. Elle est assez ancienne pour Sacha Uzan, qui recommande *Les Filles aux mains jaunes*, mise en scène de Johanna Boyé, dont elle espère qu'il sera reprogrammé au Théâtre Rive Gauche. Laurent Steiner cite des productions vues depuis le début de cette saison contrariée: *Le Roi des pâquerettes* dans une mise en scène de Benoît Lavigne, *Les Femmes de Barbe-Bleue* (mise en scène Lisa Guez) et *Tropique de la violence* (mise en scène Alexandre Zeff).



Les Femmes de Barbe bleue, mes Lisa Guez, coup de coeur du blog de Sacha Uzan.

Yves Perennou

**Télématin**

Émission du samedi 24 avril 2021

ajouter
aux favoris

**France 2, Télématin
Samedi 24 avril 2021**

**Diffusion de la rubrique théâtre à 8h26,
Sujet sur *Les Femmes de Barbe Bleue* réalisé par Julia Livage
entre 8'29 et 8'30.**



Ce soir nous avons la joie de recevoir l'autrice et metteuse en scène **Lisa Guez** pour parler de son spectacle ***Les femmes de Barbe Bleue*** !



En chronique nous parlerons de :

Sleeping de **Serge Nicolai** ;

Les présomptions saison 2 du collectif **Le printemps du machiniste**.

Une émission préparée et présentée par **Camilla Pizzichillo**, avec la complicité de **Reza Soleimanian, Anais Meaume, Guigui** et réalisée par **Michel Carton**.

Diffusion le 8 février entre 20h et 21h – reportage de Camilla Pizzichillo



Dans un contexte social brûlant, où jaillit la parole des femmes victimes de violences patriarcales, Lisa Guez s’empare du conte Barbe Bleue qui a marqué son imaginaire dès l’enfance pour redonner vie à ses victimes réduites au silence, le temps d’un spectacle. Créé sur peu de moyens, dans un contexte sanitaire mortifère, sans soutiens financiers ni espace scénique pour travailler, ce spectacle a vu le jour grâce au Festival Impatience qui a repéré ce spectacle atypique et a permis à l’équipe de le produire en tournée. Lisa Guez a accepté d’évoquer la genèse de son projet, les questions de société qui l’assaillent et motivent ses idées de créations.

Pourquoi choisir d’adapter Barbe Bleue au théâtre ?

En fait, j’étais en train de travailler avec un groupe de comédiennes et on était en train de monter une autre pièce *Les Reines* de Normand Chaurette, une pièce sur les héroïnes de *Richard III* et *Henry VI* qui ont très peu d’espace pour s’exprimer politiquement dans ces grandes tragédies Shakespeariennes. Dans *Les Reines*, les femmes sont comme confinées dans une sorte d’antichambre du pouvoir où elles élaborent des complots. Des femmes qui cherchent à retrouver un pouvoir dans un espace clos, ce qu’on retrouve dans la pièce interdite de Barbe Bleue...

C’est donc avec ce groupe d’actrices avec lequel je m’entendais très bien, que j’avais envie de continuer à créer sur une proposition qui viendrait cette fois non pas d’un texte déjà écrit qu’on monterait, mais vraiment de nous, de nos imaginaires à nous. En fait, j’avais besoin de partir d’une base qui nous relie tous, parce que Barbe Bleue c’est quand-même un conte qui est assez présent dans l’imaginaire collectif. Le conte était une base pour mettre nos imaginaires en commun et que chacune puisse construire le parcours possible d’une femme de Barbe bleue. Nous avons suivi la ligne du récit en mettant en évidence les questions posées de façon intrinsèque à l’intérieur du conte. Les contes de fée n’offrent pas d’intériorité psychologique aux personnages. On ne sait pas toujours comment expliquer leurs actions. Cette part de mystère nous offre un champ d’invention, tout un questionnement possible sur la psyché des personnages.

Avez-vous toujours su que vous vouliez porter ce conte au théâtre ?

Le cheminement, qui nous amène à savoir pourquoi on a envie de faire une création, est un phénomène bien plus complexe que ça. Je ne me suis pas toujours dit que je voulais monter Barbe Bleue au théâtre. En fait, il m’habitait depuis toujours et notamment dans mon inconscient. Et puis d’un coup, en cherchant parce que je donnais des cours à la fac de Lille à ce moment-là, un matériel non théâtral à adapter au théâtre avec mes étudiants, je suis retombée sur le conte. Ça m’est apparu comme une évidence. Tout est remonté à la surface. Je me rappelle très bien que je l’ai lu le soir et je me suis réveillée à 5h du matin très en forme, j’avais presque toute la dramaturgie du spectacle déjà dans la tête. C’est comme si ça avait travaillé la nuit (rires). Finalement, le fait de le redécouvrir et de le relire à l’âge adulte, m’a permis de réaliser que c’était une matière que j’avais absolument envie d’expérimenter !

Est-ce que ce projet est le fruit d'une expérience personnelle ou de celle d'un.e proche ?

On a écrit ensemble et on a beaucoup parlé avec les cinq comédiennes et avec la dramaturge. On a beaucoup échangé d'expériences personnelles, brassé des questions ensemble et évidemment, dans nos vies de femmes et dans nos vies de jeunes filles. Certaines d'entre nous ont croisé des barbes bleues, mais à chaque fois dans des situations qui étaient très différentes des unes des autres. C'était difficile d'avoir une réponse simple, personnage simple à tisser. Du coup Barbe Bleue n'est pas incarné par un homme dans le spectacle. On parle toujours de lui, il est vu par le prisme de ses proies. Ce sont les femmes qui jouent Barbe Bleue. Lorsque j'ai travaillé avec les filles, je leur faisais lire ce conte en leur demandant de répondre à cette question : « d'où vient le désir qui pousse à accepter de vivre avec cet homme ? ». Chacune avait des réponses très différentes qui n'étaient pas forcément les mêmes que celles fournies par le conte d'ailleurs. Tout ça permettait de construire des parcours très distincts. Dans le spectacle, Barbe Bleue donne les clés à Jordane, la première à prendre la parole, parce qu'elle souhaite le quitter. C'est assez classique dans les histoires de féminicides. Lorsque la femme veut partir, l'homme ne le supporte pas et il la tue. Anne, la première femme ne se laisse pas posséder par Barbe Bleue. C'est cela qui l'épuise et le pousse à la tuer pour pouvoir la posséder, la garder. Dans le conte, la jeune fille consent à épouser Barbe Bleue qu'elle avait d'abord rejeté. Elle est capturée non pas physiquement mais psychologiquement par un magnétisme. Tous les personnages de la pièce ont un rapport différent à l'emprise.

Est-ce que la pièce n'illustre pas finalement une propension systémique à rendre les femmes coupables des féminicides ?

Quand j'ai commencé à plancher sur ce sujet et qu'on a commencé à travailler avec les comédiennes, on n'a pas du tout eu l'impulsion de faire un spectacle militant. On ne voulait pas forcément porter une vérité qui nous semblait juste sur la condition des femmes à la scène. Notre impulsion première était plutôt de chercher à l'intérieur de nos vies, de nos histoires, le moment et l'endroit propice où notre liberté aurait pu s'exprimer plus fortement. Les endroits d'empêchement auxquels nous avons été confrontées à cause d'une forme d'auto-conditionnement.

Bien sûr, ce spectacle attaque la société patriarcale puisqu'il donne aux femmes la puissance de s'y opposer. Nous avons tissé toutes ces questions en cherchant à l'intérieur de nous quelle est la nature de nos fragilités et de nos désirs sans que ce soit lié à une démarche didactique.

Féministe, la pièce l'est, je crois. Mais je ne voulais pas que le spectacle soit posé en ces termes. Je voulais plutôt que les féministes comme les non-féministes remettent peut-être en question des idées reçues. Ça n'a rien d'évident car le questionnement révèle parfois des désirs enfouis à l'intérieur de nos fantasmes. On interroge des fantasmes intégrés par le biais des imaginaires collectifs : pourquoi est-ce que certaines femmes peuvent avoir le fantasme de courir derrière un homme dangereux par exemple. Aujourd'hui il y a les fan-fiction, un certain nombre de récits écrits par de jeunes filles dans lesquels elles fantasment des fictions amoureuses, construites autour d'un l'homme désiré toujours ultra-puissant, ou bien ultra-dangereux comme un vampire un loup garou... C'est très à la mode !

Ca veut dire aussi que c'est vraiment quelque chose de réel ce fantasme féminin de courir après l'homme dangereux. Ça en dit long sur la représentation collective de la masculinité. C'est précisément à cette représentation collective qu'on attaque, plutôt les hommes et leur position dominante. C'est plutôt la question d'un imaginaire global partagé par les hommes et les femmes qui font que les choses se perpétuent qu'on a voulu pointer du doigt. Même dans la séduction quand une femme se dit très forte et très indépendante, elle se retrouve souvent malgré elle guidée par tous ces fantasmes-là. Ils imprègnent notre patrimoine culturel et nous font jouer des partitions contre nous-mêmes. On s'est beaucoup inspiré de la version du conte, de Clarissa Pinkola Estes *Femmes qui courent avec les loups*. Elle y consacre un petit chapitre à Barbe Bleue et elle étudie le conte d'une façon féministe. Il a beaucoup été étudié par des psychanalystes comme Bettelheim mais souvent d'un point de vue masculin. C'est à dire que pour Bettelheim la femme est curieuse. La clé, c'est la question de l'infidélité pendant que l'époux n'est pas là... Alors qu'en fait ce qui est assez beau c'est que Pinkola Estes dit que tout cela se passe à l'intérieur d'un psychisme féminin, d'une seule femme. Par exemple, Barbe Bleue ce n'est pas quelque chose qui agit à l'extérieur d'elle. C'est l'instance prédatrice dans sa psyché qui l'empêche de vivre sa vie et qui dévore ses désirs et ses rêves. C'est tout ça qui l'empêche d'être libre. Cette part dangereuse en elle la tue de l'intérieur. Les frères et les sœurs sont des entités qui se trouvent aussi à l'intérieur d'une seule psyché. Je trouve ça assez intéressant. Là on reprend tout le conte : elles sont victimes d'un seul homme, mais il y a aussi un travail de déconstruction mené entre elles quand elles sont dans un groupe de paroles de femmes assassinées par Barbe Bleue dans son cabinet. Elles travaillent entre elles à essayer de déconstruire un certain nombre de fantasmes. Elles tentent de se battre contre cette instance intérieure qui nourrit en elles le fantasme de l'amour absolu qui leur fait accepter tout. Tout cela concourt à générer une emprise, s'auto-conditionner et se mettre en fragilité face à un homme.

Quel aspect du récit vous a particulièrement touché à la relecture du conte ?

Dans mon travail, je me pose des questions sur un objet précis. Et quand ces questions me paraissent parfaitement insolubles, je me dis que je vais pouvoir créer à partir de ça. C'est très puissant ! La première chose qui m'intriguait plus que ce que ça me touchait, ce sont toutes ces questions de l'emprise. Pourquoi 'une femme qui perçoit très clairement tous les signes d'une relation malsaine avant même que cette relation ne commence, va quand même construire et s'illusionner ? Dans le conte d'ailleurs, le personnage de la jeune fille dit initialement à propos de Barbe Bleue qu'il n'a pas la barbe « si bleue ». Pour moi c'est le signe de sa dissonance cognitive. Quelles sont les raisons qui expliquent ce déni, et finalement, se perdre dans une relation toxique en dépit de tous les signes avant-coureurs ? La deuxième question m'intriguait beaucoup. au moment où elle ouvre la porte et qu'elle découvre que son époux est un meurtrier, quelles sont les raisons qui la poussent à refermer la porte, essayer le sang sur la clé et essayer de tout cacher ? Quand Barbe bleue découvre ce qu'elle a fait, elle le supplie en larmes et se jette à ses pieds. La culpabilité fond sur elle, alors qu'il est l'assassin. Tout ce transfert de culpabilité et cette dissimulation m'interrogent par rapport au processus d'emprise. Le Conte de Barbe Bleue montre vraiment ce phénomène dans lequel la femme va rentrer complètement dans un mécanisme d'acceptation de sa condition, alors qu'elle pourrait être battue à mort. Elle se culpabilise et n'arrive pas à partir.

Est-ce qu'il n'y a pas un phénomène semblable dans la société où les femmes sont culpabilisées et prennent la responsabilité des outrages qu'elles subissent et absolvent les vrais coupables ?

Le pervers narcissique, l'homme violent et même toute personne qui assoit un rapport de domination sur quelqu'un, va, de toute façon, toujours rejeter la faute sur la personne qu'il frappe. Il la frappe parce qu'elle est coupable d'une chose généralement absurde. Dans Les Femmes de Barbe Bleue, on illustre cela par le fait que Valentine laisse traîner un bas et va se retrouver punie pour ce petit acte de négligence : il lui ordonne de prendre ce bas dans la bouche, d'imiter un chien, d'aller jusqu'à la chambre où il a déchiré tous ses bas. Elle va devoir ensuite les ramasser, un par un. C'est une humiliation extrêmement violente à cause d'une petite maladresse absolument bénigne. Il essaie de lui faire porter le poids de sa propre culpabilité, ce faisant il la transfère en la punissant. Ce sont des choses vraiment terrifiantes qui, je pense, s'inscrivent dans un rapport de force qui existe et se reproduit à toutes les époques.

Sans vouloir rentrer dans un débat polémique, qu'il s'agisse de Joey Starr, de Bertrand Cantat ou de Mohah La Squale, le côté sulfureux de leur personnalité sombre et rebelle en fait des icônes excitantes le public est aussi pris par cet imaginaire d'hommes sombres. De fait, tout cela les amène à excuser ces personnages publics au motif qu'ils auraient des démons en eux dont ils seraient finalement les victimes. On en parle dans *Les Femmes de Barbe Bleue* à travers la figure de Valentine, assassinée, et qui excuse son meurtrier parce qu'il avait des démons en lui. Il y a quelque chose de l'ordre du romantisme morbide comme avec Dracula ou les vampires et les loups-garous. Ce ne sont pas vraiment de leur faute, ils sont dominés par des forces qu'ils ne maîtriseraient pas et donc il faudrait les excuser. En plus ils sont si excitants avec leur violence ! Cette idée me dégoûte réellement. On est vraiment pris au piège de ce fétichisme de la violence qui nous conduit à l'accepter au lieu de chercher à la soigner et à la combattre.

Je pense que le problème n'est pas tant de faire porter la responsabilité aux victimes mais surtout de ne pas les écouter. Je crois que le mouvement Metoo est symptomatique du fait qu'il y a eu trop de silences. Ce qui entraîne une prise de parole collective d'autant plus forte. On a tellement gardé en nous des violences sans oser le dire et ressenti de la honte. Le fait que la parole jaillisse est nécessaire. Le fait que cette même parole soit remise en cause et critiquée me semble déloyal. Même si Les médias sont une sorte d'arène dans laquelle les point de vue s'affrontent très violemment ce qui parfois empêche de penser en profondeur. C'est pour cette raison que je ne veux pas trop me risquer à m'exprimer sur des polémiques actuelles et que j'utilise le conte qui permet une mise à distance pour pouvoir aborder ces sujets brûlants tout en profondeur. Le conte invite à faire un pas de côté pour construire une réflexion en évitant de rentrer dans des considérations trop passionnelles.

L'humour utilisé à certains moments pour désamorcer le pathos, autorise à reprendre son souffle par rapport à la violence du spectacle insoutenable qu'on leur présente, pour pouvoir ensuite replonger dans cette violence. Tout cela permet de faire dialectique. On mobilise l'inconscient de la personne sans la forcer absolument à réfléchir sur ce qu'elle voit. J'espère de cette manière parvenir à faire bouger les choses dans l'esprit des gens et leur permettre de créer une réflexion en connexion avec des choses enfouies.

L'humour serait-il donc un moyen pour le spectateur d'aller au bout d'un spectacle qui s'annonce dès le départ insoutenable ?

La plupart des femmes sur scène sont mortes, donc pour elles, la partie est déjà perdue dès le départ (rires). Elles essaient de trouver en elles les clés pour comprendre comment le match aurait pu être gagné. Celle qui est vivante et qui se tient depuis le début à côté du public à tout entendu. Grâce à tout ce processus d'introspection mené par les femmes de Barbe Bleue, elle va réussir à partir de chez lui et à le

vaincre. Il y a de l'humour mais un humour grinçant parce qu'elles sont mortes, elles sont toujours là et retracent leur récit. En reprenant vie sur le plateau c'est comme si il y avait une forme d'espoir parce qu'elles existent encore et prennent la parole contrairement aux victimes de féminicides qui sont réduites au silence quoiqu'il arrive. Quand on m'a raconté le conte, enfant, ce qui me bloquait complètement c'était de ne pas savoir qui étaient les femmes tuées par Barbe Bleue et comment est-ce qu'il les avait assassinées. Le conte ne le dit pas. On a des corps et l'histoire de ces corps demeure un mystère. Redonner une parole volée aux victimes assassinées par le théâtre constitue une forme d'espoir. Il y a beaucoup de travail sur ces questions là. L'adaptation du conte au théâtre s'inscrit dans une démarche de redonner chair à ses femmes oubliées, bien qu'on soit dans un registre irréel. Je me posais vraiment la question petite fille sur la manière de rendre ces femmes réelles puisqu'elles n'ont pas la clé du mystère. Je crois que les combats que nous menons et avons gagné en tant que femme constitue une histoire à part entière. Quand ma grand-mère est venue voir le spectacle, elle m'a avoué que ça lui avait évoqué sa vie, celle de sa fille et de ses sœurs. Je me suis dit qu'un chemin intergénérationnel avait été parcouru par les générations précédentes. Aujourd'hui, nous leur devons beaucoup si les choses ont évolué grâce à toutes ces femmes-là. Chaque combat sert celui des femmes qui viendront ensuite.

Les Femmes de Barbe Bleue raconte cela aussi. En tant que femmes, nous n'avons pas toutes les mêmes forces. Certaines sont dans le déni, d'autres sont éveillées. En s'écoutant chacune on parvient à avancer ensemble. Je trouve que la sororité est un aspect assez présent dans le conte quand on y réfléchit. La sœur Anne est dans la maison quand elle découvre le cabinet. Finalement c'est un personnage qui sert un peu à rien à part à regarder au loin si une solution arrive et apporter une présence. Même si Anne est perchée dans sa tour et n'est pas directement impactée par la situation, ça permet à sa sœur de résister sur la durée sans flancher. C'est vraiment une alliée, elle est présente, elle dit aux frères de se hâter. Elle essaye de hâter la solution. Sans cette alliée, la femme de Barbe Bleue se laisserait probablement aller.

Un mot pour résumer Barbe Bleue ?

En 1 mot, c'est impossible pour moi. Piège, Emprise ou Résistance.

Comment s'est déroulé le travail avec les comédiennes ?

Je leur ai demandé de ne rien écrire pour commencer. Certaines avaient déjà des petits bouts de récits et des esquisses de personnages. Je les poussais dans leur récit pour que ce soit le plus complet possible. Elles devaient réfléchir à toutes les questions que je leur posais puis elles s'asseyaient sur une chaise et elles passaient un peu un interrogatoire avec moi et Valentine, la dramaturge (rires).

On essayait d'aller le plus loin possible dans le parcours. Par moment, l'itinéraire n'était pas assez nourri pour qu'il soit complet. La dramaturge, qui écoutait ce qu'elles racontaient, prenait en note le texte. On a construit de cette façon là tous les monologues. Ça a été un travail très long. Ça impliquait beaucoup d'aller-retour entre moi, le plateau, les filles et leur travail de réflexion personnelle. Tout s'est tissé progressivement et de façon assez naturelle puisque la distribution était déjà faite avant d'entamer réellement le travail.

Quelle place occupe la question de la condition féminine ?

Les Femmes de Barbe Bleue est un projet qu'il était urgent pour moi de réaliser. J'avais ce besoin de me libérer de quelque chose en le portant. Je pense que je vais mener un autre projet avec ce même groupe de femmes pour parler d'autres questionnements qui nous habitent non pas seulement en tant que femmes mais en tant qu'humain(e)s.

On ne poserait jamais la question à un groupe de « mecs » comment ils parlent de leur condition masculine à travers leur travail artistique. Ils parlent de ce qu'ils veulent, absolument tout. Quelque part, en tant que groupe d'artistes femmes, on se retrouve assigné à parler uniquement de cette condition féminine, c'est sur cela qu'on nous attend. Si je mène un futur projet avec ce même groupe de femmes, ce sera pour monter un spectacle qui parlera plus largement du monde, comme peuvent le faire les hommes tout à fait librement aujourd'hui. Une thématique qui m'est chère et que j'explore encore dans ma prochaine création : c'est ce mécanisme d'emprise. Je l'avais déjà étudié à travers le spectacle *Macbeth* qui met au jour la façon dont les fantasmes ont prises sur l'imaginaire d'une personne et, par conséquent, sont susceptibles de détruire quelqu'un de l'intérieur. Ce sera le coeur de ma prochaine création mais ce ne sera pas abordé qu'à travers le prisme des relations amoureuses. Il y aura des questionnements politiques sur les relations affectives au sens large. L'équipe sera mixte, femmes et hommes avec des âges très différents. Ça s'appellera *Celui qui s'en alla*.

Les Femmes de Barbe Bleue, idée originale et mise en scène de *Lisa Guez*, écriture collective dirigée par *Lisa Guez*, mise en forme par *Valentine Krasnochok*, mise en scène *Lisa Guez*.

Festival Les Singulier.e.s, du 29 janvier au 13 février 2021, 5^e édition, CENTQUATRE-PARIS.

L'édition 2021 du Festival Les Singulier.e-s révèle de nouvelles créations trans-disciplinaires, à travers la question des portraits ou autoportraits et prend cette année une couleur très féminine.

Loin des tendances des hipsters – jeunes urbains et ruraux affichant un style vestimentaire et des goûts empreints de second degré, à contre-courant de la culture de masse, la barbe est souvent associée au crime et à la perversité, ainsi le conte de Charles Perrault, la Barbe-Bleue (1695).

Dans l'affaire Landru, guillotiné en 1922 pour avoir assassiné un garçon et neuf femmes, avant de les incinérer dans une cuisinière, les français ont vu la réplique de Barbe-Bleue qui épouse puis tue plusieurs femmes, en prétextant un interdit violé, mais la dernière femme lui échappe par ruse et le fait mettre à mort. Le nom est devenu synonyme d'homme cruel et sanguinaire.

A partir du plateau de scène, le public ne fera que deviner et imaginer cet accessoire masculin.

Lisa Guez puise sa ligne dramaturgique dans les analyses de la psychanalyste Clarissa Pinkola Estés qui a exploré les archétypes féminins dans un livre intitulé Femmes qui courent avec les loups en 1992. Barbe-Bleue est, pour elle, une instance destructrice dans le psychisme féminin, un prédateur qui force la femme à jouer des rôles sociaux où l'on s'interdit par avance la liberté.

Des femmes « cassées » qui n'en doivent pas moins découvrir leur force intérieure, en même temps que la force de se reconstruire : « les loups, même malades, même acculés, même seuls ou effrayés, vont de l'avant. [...] Ils donneront toutes leurs forces, pour se traîner si nécessaire d'un endroit à l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un bon endroit pour guérir et pour revivre... »

Ces femmes cèlent et recèlent en elles un Barbe-Bleue dont elles doivent absolument se défaire.

Avec la mise en scène déjantée, décapante et pétillante de Lisa Guez – artiste en résidence au CENTQUATRE-PARIS, le bal scénique commence, tel un conte d'enfance : les paroles et les postures des figures féminines acquièrent une vraie force de suggestion grâce aux lumières accordées non seulement à leurs visages et leurs corps expressifs, mais encore à l'espace vide de quatre chaises alignées, face public, celles des victimes – narratrices et interprètes -, présentes en même temps, mais attendant patiemment que la précédente en ait fini ou pas avec son récit. Avant ces quatre expériences contées, une première a ouvert le drame dont elle assure aussi l'épilogue.

Or, les récits centraux du spectacle – monologues et dialogues – donnent du fil à retordre aux situations convenues et conventionnelles, quant à l'image non seulement du tueur de femmes mais de ses victimes elles-mêmes, qui s'amusent de la situation horrible et en jouent à plaisir.

La dernière femme de Barbe-Bleue – qui est aussi la première et la dernière sur la scène de théâtre – finit par faillir face aux injonctions contradictoires de son mari et ouvre le fameux cabinet où sont suspendus les cadavres des femmes précédentes du mari-tueur. Chacune à son tour, vivante, avant qu'elle ne rejoigne ses compagnes et le clou de pendaison du petit cabinet dans lequel la mort les a abandonnées – telles des ombres suspendues de laboratoire de boucherie.

Chacune à leur tour, puis ensemble, dans le plaisir éprouvé d'une convivialité agréable – dialogue, échange et partage d'expériences macabres similaires et comparatives, elles s'appliquent à raconter leur histoire pour tenter, au-delà de la mort, de trouver le chemin vers l'émancipation.

Les Femmes de Barbe-Bleue, selon la metteuse en scène, est peut-être davantage une histoire de désir que de féminicides. L'intrigue se joue dans une zone grise où tout est possible : être complice de son bourreau ou puiser en soi, et avec le soutien des autres résistantes, la force de refuser, l'énergie pour tendre vers des pulsions moins délétères et mortifères – parcours balisé salvateur.

Portée par des comédiennes lumineuses, la pièce transcende le manichéisme pour déplier une gamme de situations et de registres louant, au coeur du drame, la puissance de réinvention de soi.

Les interprètes sont toutes singulières et décidées, à leur manière : Valentine Krasnochok ouvre les festivités, à connotation de terreur et de fascination, avec une gourmandise affichée. Jordane Soudre, la première de la série des quatre femmes promises à la pendaison, installe son jeu avec patience, distance acidulée et bonne humeur joyeuse, heureuse d'en découdre avec le Mâle. Et Nelly Latour, Valentine Bellone et Anne Knosp imposent tout autant leur présence avec sentiment.

Un spectacle tonique et rieur dont les interprètes malicieuses savent jouer de l'art du suspens.

LES TROIS COUPS

- LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT -

Les Trois Coups / 31 janvier 2021 / Critiques, Île-de-France, Les Trois Coups

« Les Femmes de Barbe-Bleue », de Juste avant la compagnie, le Centquatre-Paris

Avant de démarrer une hypothétique mais non moins belle tournée, Juste avant la compagnie présente « Les Femmes de Barbe-Bleue » dans le cadre du festival Les Singulier-e-s au CENTQUATRE.

Circonstances exceptionnelles obligent, les représentations sont réservées aux professionnels de la culture. Pourtant, cette réjouissante variation autour du conte de Perrault, déjà lauréate du Prix du Jury et du Prix des Lycéens Impatience 2019, a tous les ingrédients pour rencontrer un large public.

Au plateau, cinq chaises qui semblent attendre de recueillir les récits des femmes qui ont croisé la route de Barbe bleue. La pièce s'ouvre par l'ouverture de la pièce, justement. Ce cabinet dont Barbe-Bleue défend l'accès à son épouse, alors même qu'il lui en remet la clé. Impossible injonction qui ne demande qu'à être balayée d'un revers de main !

L'épouse qui ouvre le bal des témoignages, étudiante en médecine qui a tout plaqué pour céder au doux confort de l'embourgeoisement conjugal, redonne vie, le temps de la représentation, aux victimes découvertes derrière la porte défendue.

Une danse macabre sonne le début de ce qui ressemble à un groupe de parole. Alors que le conte prive traditionnellement les personnages de toute psychologie, voire d'identité, on découvre ici les personnalités bien campées de celles qui racontent : Jordane, la bourgeoise délurée ; Nelly, la timide studieuse ; Valentine, la femme indépendante et assurée ; Anne, l'énergique au désir sans fin. Toutes ont concédé un peu de leur liberté en restant aux côtés de Barbe-Bleue. La parole devient alors le lieu des remises en question et l'occasion de rejouer ensemble les mécanismes de l'emprise pour mieux les détricoter.

Explorer les zones d'ombre

La force de la pièce réside dans ses portraits de femmes. Les cinq comédiennes insufflent intelligence et humour à leur personnage. Loin de la figure ingénue du conte, les protagonistes sont lucides, mais n'en sont pas moins victimes du rapport de force qui s'établit avec Barbe-Bleue. Leur énergie vitale communicative permet de porter haut leur récit d'emprisonnement. Ce même élan de vie laisse planer une ombre tragique sur scène, puisque leurs histoires nous parviennent alors qu'il est déjà trop tard. Sans bien-pensance, ni manichéisme, la pièce explore les zones d'ombres qui habitent ces femmes : pourquoi rester malgré tout ? Pourquoi courir après son prédateur ? Jusqu'où la peur et le désir peuvent-ils coexister ?

Juste avant la compagnie met brillamment en scène la complexité de ces cinq personnages féminins. Le plateau nu concentre l'attention sur la parole partagée qui permet la prise de conscience et l'expérience de domination vécue par chacune. Lorsqu'on écoute Nelly, Valentine et les autres, les débats contemporains sur la libération de la parole, qui frôlent parfois la désémantisation, reprennent tout leur sens.

Le matériau du conte fournit une base de création passionnante, car il permet de questionner et déconstruire notre imaginaire collectif. C'est l'occasion d'aller à la rencontre des peurs profondes qui imprègnent la société et d'y déloger la part d'irrationnel. Le Grand Méchant Loup, Barbe-Bleue... Toutes les petites filles connaissent l'histoire. Comme un pas de côté à ce docile apprentissage de la peur, les Femmes de Barbe-Bleue préfère questionner son objet. En jouant les scènes d'emprise et en endossant elles-mêmes le rôle de Barbe-Bleue, les protagonistes mettent à distance leurs drames et s'offrent les clés de l'affranchissement. Spectatrices de ce qu'ont vécu leurs consœurs, elles éprouvent l'empathie qu'elles n'avaient pas ressentie envers elles-mêmes.

En poussant les portes interdites, cette pièce ouvre la voie à des récits éminemment contemporains qui – on l'espère – pourront continuer à être entendus sur toutes les dates de tournée à venir. ¶

Théâtre du blog

Les Femmes de Barbe-Bleue, création collective librement inspirée de Charles Perrault, mise en scène de Lisa Guez

1 février, 2021 | actualités | rhilocoeduzional | Pas encore de commentaires

Les Femmes de Barbe-Bleue, création collective librement inspirée de Charles Perrault, mise en scène de Lisa Guez

Chacune selon leur personnalité, cinq femmes nous racontent leur aventure avec le bourreau des cœurs et des corps. Il y a, comme chez Charles Perrault, la fameuse chambre interdite et la clef qui en ouvre la porte. Mais Lisa Guez donne la parole à celles qui, dans le conte, n'ont pas voix au chapitre.

D'abord une jeune mariée (Valentine Krasnochok qui est aussi la dramaturge du spectacle). «C'est la seule chose qu'il m'a interdit de faire, et la seule chose que j'ai envie de faire », dit-elle en tripotant la petite clef. En l'absence de son époux adoré, dans la riche demeure elle a organisé une fête qui bat son plein... Rongée par la curiosité, la jeune femme ose braver l'interdit et ouvrir la porte : surgissent alors quatre fantômes : des victimes de Barbe-Bleue qui envahissent la scène. A tour de rôle, sous l'œil critique des autres, elles y vont de leur récit pour essayer de comprendre, ensemble comment elles ont pu tomber sous l'emprise de leur assassin.

Anne Knosp mène la séance (son personnage s'avère être la première femme du monstre). Des histoires différentes mais à la même issue tragique. Chacune en déroule le fil que les autres décryptent ironiquement... L'une dit avoir été étranglée avec amour et douceur, ce qui fait bondir ses camarades ! Une autre, toute ingénue, est terrorisée par l'ogre bourru : «Reprend la scène, lui disent ses compagnes. Tu vas lui tenir tête, tu vas devenir une pirate! » Ce qu'elle fait.

Ces fictions, loin d'un féminisme primaire, interrogent les ambiguïtés du désir amoureux et sexuel. La mise en scène de ces féminicides débusque la naïveté, l'obéissance aveugle, la soumission, la peur, voire la complaisance qui ont mené chacune à tomber sous le charme du violent barbu se cachant derrière le beau séducteur.

Lisa Guez s'est appuyée sur la lecture de *Femmes qui courent avec les loups : Mythes et histoire d'une femme sauvage* de Clarissa Pinkola Estés. La conteuse et psychanalyste américaine y aborde l'inconscient collectif féminin à travers les mythes. Pour elle, Barbe-Bleue est un prédateur qui enferme les femmes dans des rôles sociaux, les coupe de leur nature sauvage primordiale et de leur liberté native. «Je n'ai pas voulu questionner la domination masculine, dit Lisa Guez, mais voir en quoi cette figure masculine inquiétante et dominatrice pouvait nous attirer inconsciemment. » Elle pose ici le fameux problème du consentement. Pour se libérer de cette instance destructrice, les actrices jouent à caricaturer leur tortionnaire. Chacune doit se défaire de son Barbe-Bleue, dit la metteuse en scène. » A l'inverse du conte de Charles Perrault, elles mènent donc avec beaucoup de malice et d'énergie une guerre libératrice. Des scènes de théâtre dans le théâtre apportent des échappées comiques à cette sombre fable.

Il y a eu (voir Le Théâtre du Blog) plusieurs versions théâtrales délurées du célèbre conte: entre autres, *La Fiancée de Barbe-Bleue* de Pierre-Yves Chapalain, *Barbe-Bleue, espoir des femmes* de Dea Loher ou *La petite Pièce en haut de l'escalier* de Carole Fréchette. Celle que nous offrent Valentine Bellone, Anne Knosp, Valentine Krasnochok, Nelly Latour et Jordane Soudre affirme une distance amusée avec son modèle. Leur spectacle a remporté le prix du festival Impatience 2019... Une récompense méritée.

Lisa Guez poursuit son travail de création à la tête de Juste avant la compagnie, fondée en 2009. Elle a récemment présenté une ébauche de son prochain spectacle *Celui qui s'en alla*, au M.A.I.F. Social Club : « Un conte actuel pour décoller de la réalité. » Une fiction autour d'un personnage central, Alexandre, objet des fantasmes des autres... La pièce analyse «comment on attrape le rêve de quelqu'un» et «dans quel vertige on tombe», quand la séduction n'opère plus. Un travail en cours où on retrouve avec bonheur quelques actrices des Femmes de Barbe-Bleue mais il faudra encore trois mois d'allers et retours entre écriture et plateau pour finaliser le projet.

Mireille Davidovici



THÉÂTRE : « LES FEMMES DE BARBE BLEUE » DE LISA GUEZ

📅 Publié le 5 février 2021 | 👤 Par Laurent Schteiner

En prenant appui sur ce conte célèbre, Lisa Guez a imaginé un travail introspectif avec cinq comédiennes sur l'imaginaire féminin. Les questions implicites posées par ce conte ont donné lieu à un ensemble de réflexions et de sensibilités diverses mettant en lumière la triste réalité sociétale : celle des féminicides. De ce travail inspirant Lisa Guez a refaçonné ce conte afin d'en explorer le psychisme féminin. Ce spectacle prometteur permettra d'élargir le spectre d'une prise de conscience sociétale dominée par la folie criminelle de certains.

Lisa Guez nous brosse le portrait de l'ogre de ce conte que l'on peut retranscrire dans notre réalité comme un monstre au caractère pervers et retors mais disposant d'une personnalité magnétique et attractive. Consommateur de femmes, son attitude rustre tranche avec un charme qui lui ouvre les portes des cœurs féminins à prendre. Puis Bleu, sur un scénario personnel préétabli, laisse les clés de la demeure à sa jeune compagne. Seulement il y introduit une restriction : ne pas ouvrir expressément une porte au sous-sol. La belle, dont la curiosité a été aiguisée, ouvrira cette fameuse porte. Elle y trouvera le cabinet des horreurs Bleu où ses femmes ont été torturées et tuées. A son retour Bleu avec une dose de sadisme interroge sa femme pour savoir si elle a bien respecté son engagement...



Puis les spectres des femmes de ce cabinet s'animent peu à peu pour se raconter et tenter de comprendre ce qui leur est arrivé. Revivre les événements qui les ont mené à leur fin tragique agit comme une catharsis. Comment comprendre la sidération qui assaille ces femmes face à la violence verbale et physique de l'homme ? Cette forme d'apathie qui les submerge sans qu'il leur soit possible d'agir. Comment expliquer la dissolution de leur personnalité ? Un suicide programmé ! Cette pièce met au cœur de son propos la question du féminicide qui soulève un flot de réactions sociétales provenant de tous horizons. Saluons la proposition courageuse de cette compagnie à explorer un tel sujet et la belle interprétation de ces comédiennes qui enlèvent ce spectacle. Enfin, soulagons la mise en scène originale de Lisa Guez qui nous embarque dans une réflexion qui fait malheureusement sens. Ce spectacle, très fort, est à voir de toute urgence !

Laurent Schteiner

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Les Femmes de Barbe Bleue, de la Compagnie Juste Avant la Compagnie, d'après Charles Perrault, écriture collective dirigée par Lisa Guez, mise en scène Lisa Guez, CENTQUATRE-PARIS

Fév 01, 2021 | Commentaires fermés sur Les Femmes de Barbe Bleue, de la Compagnie Juste Avant la Compagnie, d'après Charles Perrault, écriture collective dirigée par Lisa Guez, mise en scène Lisa Guez, CENTQUATRE-PARIS

fff article de **Hoël**

Lauréate du Prix du Festival Impatience 2019 et du Prix des Lycéens Impatience 2019, **Les Femmes de Barbe Bleue** aurait dû jouer une belle série de représentations au CENTQUATRE-PARIS du 29 janvier au 6 février. Puissent les théâtres rouvrir prochainement pour rappeler à chacun.e à quel point la liberté est essentielle...!

Inspirée du conte de Perrault « *Barbe Bleue* », la pièce fait de ce personnage effrayant un serial-killer, pour évoquer la domination masculine, certes, mais elle va subtilement plus loin : c'est toute l'ambiguïté du désir, de l'attrait de la domination, et de la frontière entre consentement et soumission qui se jouent ici.

Ecrite collectivement par les cinq comédiennes et dirigé par Lisa Guez qui en signe aussi la mise en scène, **Les Femmes de Barbe Bleue** donne la parole à cinq femmes, ou plutôt à quatre fantômes et une femme, les femmes déjà assassinées et l'actuelle femme, qui peut encore être sauvée... Tour à tour, les fantômes vont prendre la parole et rejouer leur « histoire d'amour » avec Barbe Bleue : comment elles ont été séduites, puis petit à petit piégées par ce dominateur, sans possibilité de s'enfuir.

Là où le texte prend toute sa force, c'est que ces femmes, pleines de vie et de désir ne se révèlent pas les simples victimes d'un serial-killer anonyme, mais elles révèlent leurs propres failles : désirs, dénis ou conditionnement les ont menées dans les bras de ce prédateur. Oui, elles s'y sont d'abord jetées de plein gré. On parle donc bien avant tout du désir féminin dans sa complexité et sa diversité. Et c'est d'ailleurs toute la métaphore de cette petite clef que Barbe Bleue donne à ces femmes en leur interdisant d'ouvrir la porte qui mène à son cabinet personnel... Liberté, curiosité, déni, obéissance, attirance, et finalement manipulation et perversité plus ou moins invisible du dominateur.

Mais cette fois-ci, l'histoire ne s'arrête pas à la mort : en revivant, verbalement et physiquement, les événements qui les ont conduites à cette mort, et en les revivant devant les autres — ces « âmes-sœurs » — les quatre femmes vont ensemble pointer les anomalies des situations, dénouer les aberrations. Les monologues se meuvent alors en scènes de psychanalyse, en coaching, en répétition générale, bref en espaces de résistance. Avec humour et détermination, elles cherchent à vaincre la peur et déjouer les mécanismes. Seulement cinq chaises sur le plateau : les corps et les mots suffisent à donner toute la chair et les frissons aux récits.

Les cinq comédiennes oscillent alors entre leur propre rôle et celui de Barbe Bleue que nous ne verrons jamais sur scène, mais qui est pris en charge par les femmes elles-mêmes, mettant encore plus en lumière la part obscure de chacune. Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour, Jordane Soudre sont impressionnantes de justesse, de sensibilité et de force. Leur complicité transpire sur le plateau jusqu'à créer une véritable sororité qui, peut-être, permettra de déjouer le sort réserver à la prochaine proie de Barbe Bleue...

Hoël Le Corre

À PARTIR DE MARS 2020





Chronique Déconficuture : Marjorie Bertin a pu assister aux premières répétitions depuis le déconfinement des « Femmes de Barbe Bleue », une écriture féministe et contemporaine du conte de Perrault. La troupe de Lisa Guez répète au 104, le grand centre culturel du 19ème arrondissement de Paris. Un retour aux sources pour cette compagnie qui avait remporté le Prix du Festival Impatience du 104 en 2019, qui récompense chaque année les jeunes créations

Reportage de Marjorie Bertin diffusé le 10 juin 2020 à 17h

TRIBUNE LIBRE

Juillet dans le silence ?

L'annulation du festival d'Avignon a, pour l'instant, suscité très peu de réactions publiques, comme si le milieu du spectacle vivant avait besoin de recul pour mesurer l'événement. Lisa Guez et l'équipe du spectacle *Les Femmes de Barbe Bleue* avaient d'abord prévu de jouer dans le Off, avant d'être sélectionnées pour le In. Son texte que nous publions dans son intégralité traduit l'émotion, le désarroi et l'espoir. Première étape nécessaire avant de rebâtir. | Y. P.



Nous n'irons pas à Avignon...

Pour tous ceux et celles qui comme nous, ne sont pas allés au festival Mythos, n'iront pas à Avignon, ni en Anjou, ni aux Nuits de Fourvière... Pour tous ceux et celles qui n'ont pas pu jouer leurs spectacles... Pour tous ceux et celles qui ont dû fermer leurs lieux de rencontre et de culture. Pour tous ceux et celles qui n'ont pas pu aller au théâtre, participer à des ateliers, rencontrer des œuvres vivantes.

Avignon, comme une place forte est tombé. La résistance, nous dit-on, passe par l'isolement et la fermeture pour encore des mois des universités, des festivals et des théâtres... Les maisons de nos vies intellectuelles, politiques et imaginaires.

Peut-être avec un peu de préparation, et une politique plus raisonnable depuis les premiers signes, les choses auraient pu se passer autrement. Peut-être, peut-être pas.

Lundi soir, on nous a cité les articles inventés par la Révolution française – pour éviter la guillotine.

Les français «indisciplinés» sont finalement un «bon peuple» qui fait courageusement le travail. Merci au peuple.

Il y a des choses plus grandes que nous, même si on ne comprend pas grand-chose. Toujours est-il qu'Avignon est tombé, dans mon cou, comme un couperet.

Avignon, ses défauts, cette «usine à spectacles», «trop de spectacles», ce «grand marché», ce «lieu aristocratique d'une culture bourgeoise», où les artistes sont jugés, comparés, etc. MAIS Avignon, son histoire, ses découvertes, ses fêtes, ses embarcations, ses rencontres, ses lieux de questionnements, ce bouillonnement de formes et de vie, Avignon-Vilar, Avignon symbole!

Dans notre petit milieu de théâtre, tout le monde critique et pourtant se précipite à Avignon. Sans doute qu'une idée de naissance et de rassemblement font l'identité de ce festival, qu'un rêve de théâtre y perdure, archaïque et puissant. Vilar disait: «*Construire des théâtres, folie nécessaire*».

Nous, qui croyons à la nécessité de créer des spectacles vivants pour ne pas devenir fous, et qui continuons même si nos infrastructures sont parfois vicieuses: que va-t-on devenir?

Les équipes des festivals Mythos, Anjou, Nuits de Fourvière, Avignon Off et In ont tenu bon jusqu'à la fin dans l'espoir que



quelque chose serait possible.

Moi aussi, j'ai espéré très fort avec *Les Femmes de Barbe Bleue* être dans le In avec mes amies, mes sœurs. Pas seulement par égoïsme, mais parce qu'on ne peut pas passer sa vie cloîtré dans la peur, dans nos maisons, sans contacts réels, sans présences, sans spectacles, sans l'aura des acteurs. Parce que la vie vaut la peine d'être vécue quand elle est la vie.

L'annulation de ces grands festivals, c'est un ébranlement, c'est un socle sur lequel toute une organisation tient. Des milliers et des milliers d'intermittents, d'artistes, d'intellectuels tiennent en équilibre sur le festival d'Avignon. Cette année, nous aussi.

Après avoir travaillé avec frénésie longtemps, loin des plateaux institutionnels, la tasse n'a pas été facile à boire. Cela fait un an et demi que nous voulions aller jouer dans le festival. D'abord dans le off, au Théâtre des Carmes et nous en étions plus qu'heureuses, et puis, comme nous avons eu la chance d'obtenir le prix du jury du festival Impatience, au festival In. Le Graal.

C'était une immense joie. Nous étions prêtes, cœur vaillant. Ce spectacle dans lequel nous avons mis tout notre cœur, nous aimons le partager, nous voulons le jouer, longtemps. Avignon était la possibilité d'éclorre, de rencontrer un plus large réseau de professionnels, de nouveaux spectateurs, c'était la promesse d'une vie plus longue pour nos histoires de désir et de perte.

Dans ce monde secoué, que vont devenir nos métiers? Avec cette crise, les salles sont fermées jusqu'à l'été, et j'ai peur que ce ne soit que le début d'annulations, de fermetures,

de reports, d'annulations, de fermetures et de reports. Combien de temps?

Nous n'avons plus confiance dans le sol qui nous porte.

Combien de créations ne pourront pas naître? Combien de créations vont disparaître? D'idées et de rêves noyés? D'artistes gelés dans ce très long entracte? Comment vont faire, sur le long terme, les créateurs, les comédiens, les techniciens, les administrateurs, les chargés de diffusion et de production et les attachées de presse? Ne voit-on pas le cataclysme qui s'abat sur les jeunes et moins jeunes compagnies qui voient les efforts de nombreux mois de travail se volatiliser? Ce sont les artistes et surtout les indépendants qui vont payer le prix fort du confinement. Pourtant, ce sont eux qui font la vitalité de la création et de l'invention aujourd'hui.

Comment va-t-on faire sans théâtre? Comment se battre contre les terreurs qui nous guettent sans lieux de représentation? Je pense aux personnages des *Femmes de Barbe Bleue* qui pour conjurer la violence destructrice du féminicide singent leur bourreau et, dans le jeu, dissolvent son pouvoir. Conjurant la mort et l'isolement par la mise en spectacle. Comme Persée qui affronte Méduse dans le miroir.

Comment va-t-on faire pour tenir, nous qui ne savons pas faire autrement que de jouer? Comme disait Vilar, le théâtre, nécessaire comme le pain. On ne pratique pas ce métier pour réussir dans la vie, à moins d'être naïf. On le pratique parce qu'on n'a pas le choix et qu'il n'y a que ça qu'on sache faire, qu'on puisse faire, ou qu'on ne puisse pas ne pas faire. Parce que c'est vital: pour nous, cela donne un sens et une valeur à la vie, cela nous permet de ne pas nous sentir impuissants. L'annulation des festivals est une très grande tristesse. Un théâtre fermé, un théâtre qui ne peut être un lieu de pensée et de rencontre, ce n'est pas de bon augure. Face à ce trou béant, le vertige nous empoigne.

J'espère qu'à la mi-juillet, ce sera fini, derrière nous. Que l'on pourra se retrouver, avec le théâtre, la danse, le spectacle vivant, avec les cours à l'Université, les ateliers de théâtre.

J'espère vraiment, pour nous tous, pour la vie, pour la possibilité de dépasser à plusieurs la sidération, la peur et les solitudes. Nous en avons besoin. |

LISAGUEZ,

METTEUSE EN SCÈNE ET AUTRICE



N°1276 - 13 mai 2020

Entre angoisses et incertitudes, le monde de la culture se relèvera-t-il de la crise entraînée par le Covid-19 ?

Depuis la mi-mars, le monde de la culture a subi de plein fouet la crise sanitaire. Artistes, programmateur-trices, metteur-es en scène et festivals sont confronté-es à l'arrêt total des spectacles et à une angoissante incertitude pour la reprise. Etat des lieux.

“Pour la première fois, j’allais payer mes interprètes”

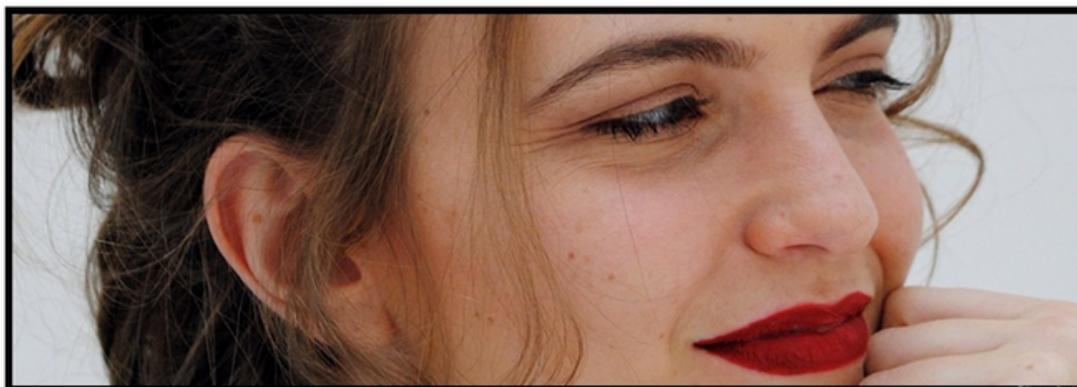
C’est l’amère expérience que fait Lisa Guez, jeune metteuse en scène lauréate du dernier festival Impatience en décembre 2019 avec Les Femmes de Barbe-Bleue. Programmée au In du Festival d’Avignon après avoir joué sa pièce pendant trois semaines cet hiver au Lavoir Moderne Parisien, elle et son équipe pensaient pouvoir lâcher leurs métiers annexes et entrer de plain-pied dans le système de l’intermittence. *“Pour la première fois, j’allais pouvoir payer mes interprètes. Aucune de nous n’a suivi de formation dans les écoles nationales de théâtre et on est hors circuit. Quand on a gagné le prix du jury d’Impatience, je n’y croyais pas. Depuis, c’est l’ascenseur émotionnel, le passage en accéléré du bonheur au malheur.”*

Certes, tous les théâtres partenaires du festival Impatience ont programmé son spectacle la saison prochaine, mais le manque à gagner en reconnaissance auprès des programmeurs pendant le Festival d’Avignon est abyssal. *“Avec la visibilité du Festival d’Avignon, on espérait toucher ce réseau qu’on ne connaît pas bien, regrette Lisa Guez. Mais on vient d’apprendre qu’on ne fera pas partie de la Semaine d’art à Avignon cet automne et que le spectacle ne sera pas reprogrammé en 2021, pour des questions de thématique générale. On ne participera pas non plus aux propositions alternatives offertes au public pendant le mois de juillet.”*

Fabienne Arvers

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Les terreurs et les Méduses

Publié le 2 avril 2020

Depuis dix jours, je ne dis rien. Je vois fleurir partout les paroles de mes amis artistes qui face à ce que nous traversons de terrible et d'historique ont besoin d'exprimer des visions. Je m'en sens incapable. Les événements vont si vite, le monde est hors de ses gonds, des flots de métamorphoses nous submergent plus vite que nous ne pouvons les penser. Nous n'avons plus de prise. Nous ne sommes plus les maîtres du temps.

A part une logorrhée qui décrirait les images sans comprendre les agencements, je ne sais pas bien ce qui pourrait sortir de ma bouche. Il se passe quelque chose de plus grand que nous. Une idée que nous ne comprenons pas bien révèle nos impuissances et active notre imaginaire. Nous sommes sidérés. Sidération "action funeste des astres", l'anéantissement subit des forces vitales, l'arrêt de la respiration, un état de mort de mort apparente. Les astres, de là où ils sont accrochés dans le ciel, nous frappent de coups invisibles, sans nous toucher. Nous voyons les effets, nous ne voyons pas l'ennemi. La terreur, terror, peurde l'homme face au courroux divin.

Contempler sans cesse à travers les médias et les écrans notre inquiétude, son fantôme, ses effets, ne nous aide pas à comprendre mieux. Nous nous abîmons dans le roulis du même, des mêmes injonctions, des mêmes images, de voir s'amonceler les chiffres. L'image de la terreur prend toute la place, nous sommes captifs, dans un état d'arrêt où on ne souffre plus, comme si l'émotion extrême menait à son inverse, l'apathie, l'aphasie.

Ou bien, et c'est encore plus étrange, un autre inversé : l'extase, une jouissance inconsciente. Une sorte d'excitation étrange de la catastrophe, de l'exceptionnel titille : que quelque chose se passe qui viennent nous balayer, nous rappeler à notre petitesse.

Une fascination morbide pour la courbe qui monte, comme lorsque la crue de la Seine était de plus en plus haute et que les vidéos et les photographies pullulaient, que l'on allait en pèlerinage voir où le rivage avait été mangé. Un secret désir de mort et d'anéantissement bien caché au fond de nos sociétés de la surpuissance. L'attente morbide du décompte des morts à 20h. Et puis, les tout aussi étranges plaisirs de l'injonction autoritaire. De se regarder bien faire – les gestes barrière. Regarder les autres faire moins bien. Une maman voit avec effroi sa petite fille frôler un étranger sur sa trottinette et lui dit en lui serrant le poignet : « si tu respectes la règle, il ne t'arrivera rien ». La terreur, avec tous ses paradoxes et son petit arsenal du regard.

Je pense au mythe de la Méduse. On ne peut la regarder sans être changé en pierre. Elle fige la vie, le mouvement, la pensée en un instantané. Elle capture le sujet dans un impensable. Un monstre ambigu, à la fois séduisant et désirable dans certaines versions du mythe, et horrible, révoltant dans d'autres, cheveux hérissés de serpents, barbe et corps de femme, corps animal... une surface sur laquelle les imaginaires s'épanchent sans pouvoir véritablement s'accorder entre eux, décrite seulement par les poètes qui la rêvent. Pas de témoin objectif de son apparence.

Par la ruse, Persée parvient à l'affronter grâce au miroir. Le miroir est brandi la bête voit son reflet, se terrasse elle-même. Ou bien, dans une autre version : Persée regarde le reflet de Méduse dans son bouclier poli, son pouvoir est désactivé dans l'image – Persée ajuste son coup et lui tranche la tête. Le héros s'approprie alors le pouvoir de la Méduse. Même morte, la tête coupée continue de pétrifier, Persée la met dans sa sacoche et s'en sert pour sa guerre. Affaire d'image, d'imaginaire. D'imaginaire qui sauve et d'imaginaire qui tue.

Aujourd'hui, Méduse n'est pas la pandémie, mais la terreur de la pandémie. Toute cette impuissance dans laquelle nous place l'idée d'un danger invisible qui se propage. Cette peur nous devons trouver un biais pour la nommer, et la penser rationnellement, en contrôler l'émotion, si nous ne voulons pas en être des victimes dont on a coupé la langue et les neurones.

Qui se proclamera, à la fin, comme héros ? Qui récupérera la tête de Méduse et s'en servira pour contrôler, faire taire, figer les mouvements ? Qui seront les boucs émissaires de cette peur ? Comment aurons-nous été modifiés ?

Dans ces événements, je me méfie toujours de la récupération. Le pouvoir aime à voir dans la peur des maux qui nous frappent l'occasion d'une reprise de contrôle sur l'imaginaire collectif. Ce fut le cas après les attentats. Dans une peur collective nous sommes un corps qui fait un tout. Victimes réelles dans leur chair et spectateurs liés dans une même expérience.

La peur est censée nous enseigner le prix de certaines valeurs. Que celle de l'épidémie nous apprenne à chérir la solidarité, les services publics, la culture qui nous empêche de devenir fou dans nos maisons, la présence à l'autre et non le repli sur soi, la phobie, le tout virtuel, encore plus de pressurisation pour rattraper le temps perdu de l'économie.

Que ferons-nous des images et des imaginaires produits par la pandémie ? Seront-ils des instruments dont nous nous saisirons pour nous libérer ou des instruments qui nous cloîtront un peu plus dans nos solitudes et nos angoisses ?

Privée de théâtre, de corps et de présence, je n'ai pas d'arme de résistance aujourd'hui, et plus de langue. Les acteurs, leur légèreté et leur joie, ce qu'on peut trouver sur la scène de distance pour dire les choses terribles, les endroits où l'on peut être ensemble pour panser nos inquiétudes me manquent. Face à l'emprise des images et des folies qui nous guettent, faisons en sorte que nos métiers demeurent des talismans.

LISTE DE PRESSE

27 NOVEMBRE 2019 / Lavoir Moderne Parisien

Caroline Arnaud / Toute la Culture.com

Bruno Fournies / Regarts.org

Sarah Gandillot / Causette

Annabelle Martella / Libération et les Inrocks

Marie Plantin / Pariscope.fr

Carole Rampal / Blog DMPVD

Micheline Rousselet / Culture SNES

28 NOVEMBRE 2019 / Lavoir Moderne Parisien

Sarah Franck / Blog Arts-Chipels

14 DÉCEMBRE 2019, 16H30 / le JTN Festival Impatience

Emmanuelle Bouchez / Télérama

Pauline Gabinari / Transfuge

Pierre Lesquelen / I/O Gazette

Gérald Rossi / L'Humanité

Jean-Pierre Thibaudat / Médiapart

14 DÉCEMBRE 2019, 21H / Le JTN Festival Impatience

Ronan Ynard / Chaîne Youtube

15 DÉCEMBRE 2019, 18H / Le JTN Festival Impatience

Philippe Chevilley / Les Echos

Olivier Frégaville / Blog L'œil d'Olivier, Transfuge,

Le Parisien Week-end

Anaïs Heluin / Sceneweb et La Terrasse

Aïnhua Jean-Calmettes / Transfuge

Fabienne Pascaud / Télérama



THÉÂTRE. LE BLUES DES « FEMMES DE BARBE BLEUE »

Jeudi, 19 Décembre, 2019 Gérald Rossi

Lisa Guez propose avec cinq comédiennes une relecture originale, sensuelle, amusante et féministe du conte célèbre depuis Charles Perrault. Le festival « Impatience » vient de leur décerner deux prix.

Aucune Soeur Anne à l'horizon. Ni de manoir. Dans un espace neutre meublé de quelques chaises, elles sont cinq jeunes femmes, aux allures contemporaines, qui se racontent. Pas de mystère, elles ont été, toutes, des « Femmes de Barbe Bleue » et ne sont en fait plus que leurs fantômes, puisque le monstre les a gentiment fait passer de vie à trépas. Cet argument original s'appuie cependant sur le texte publié en 1667 dans « Les Contes de ma mère l'Oye » sous la plume de Charles Perrault, lui même reprenant le fil d'un conte populaire. Le spectacle, vu à la mi décembre lors de la 11 édition d'Impatience vient de se voir décerner par ce festival parisien le prix du jury et le prix des lycéens.

Dans la mise en scène de cette adaptation écrite collectivement, Lisa Guez (dramaturgie de Valentine Krasnochok) privilégie le récit. Servi par des comédiennes qui sont à la fois principalement la jeune femme, amante, épouse amoureuse, qu'elles ont chacune été, et Barbe Bleue quand cela est épisodiquement nécessaire. Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre sont ces épouses qui avec humour tentent de remonter de temps, autrement dit de s'expliquer.

Car enfin l'aventure est complexe. Certes, elles ont, toutes, ouvert avec la petite clé d'or la porte du cabinet défendu, action qui causa leur perte. On sait qu'y sont conservés les corps des victimes. Mais, pourquoi ont-elles cédé à cette pulsion ? Plus grave encore, pourquoi ces jeunes femmes ont-elles ainsi été séduites par cet homme à la barbe aux reflets bleus ? Pourquoi se sont-elles volontairement mises dans une telle situation, privées de liberté, et en même temps refusant toute possibilité de fuir quand il en était encore temps ? « Je n'ai pas seulement voulu questionner la réalité de la domination masculine dans notre société, c'est quelque chose de plus compliqué, de plus difficile à dire: en quoi cette figure inquiétante et dominatrice peut-elle nous attirer inconsciemment » se demande Lisa Guez.

Une réponse, certes partielle, réside dans l'attrait charnel. Et ce souvenir fait encore vibrer les fantômettes. Mais se pose des questions, essentielles, sur la liberté et au delà, sur le respect de la personne humaine féminine, jusqu'aux féminicides. Depuis longtemps « Barbe Bleue » fait peur aux enfants, et il faut s'abstenir de conter l'histoire dans la pénombre d'une chambre la nuit venue. D'autant plus que cette aventure, en vérité, s'adresse bien plus aux adultes, qui peuvent tenter quelques réponses aux questions là posées ...

Gérald Rossi

Les 3 et 4 mars à Lille (Théâtre de la Verrière);

les 12 et 13 à Hénin Beaumont (l'Escapade);

le 15 mai à Lomme (Les Tisserands);

#théâtre
en juillet au Festival Ofd'Avignon (Les Carmes André Benedetto)

Crédit photo : Morgane Moal

Les spectacles de la semaine

Par Jean Talabot, Philibert Humm, Jean-Luc Jeener, ARMELLE HELIOT et Etienne Sorin

Publié il y a 8 heures, mis à jour il y a 4 heures

Les femmes de Barbe Bleue

Elles se retrouvent dans un cercle de soutien, façon «alcooliques anonymes». Cinq chaises et puis c'est tout. Les anciennes compagnes de Barbe Bleue rejouent, une à une, leur histoire d'amour et de mort, une complice endossant le rôle du bourreau. L'une, le soupçonnant d'être un serial killer, s'offre directement à lui. Une autre le rencontre dans un bois, séduite par son côté ermite. Une troisième développe le syndrome de Stockholm. «Il couve un mal profond», le défend-elle quand il la force à ramasser à quatre pattes ses sous-vêtements. Pauvre chéri. Les cinq comédiennes construisent un personnage aux mille facettes, modelé par toute la profondeur du psychisme féminin. Le monstre est tantôt mou, tantôt violent. Parfois autiste, manipulateur, ou passif. Plus que de suivre la mouvance #MeToo, il y a la volonté d'explorer le désir ambigu, contradictoire et complexe des femmes, selon la metteur en scène Lisa Guez. On parle de sororité, puisque les femmes s'entraident et imaginent des scénarios de secours, mais pas de dénonciation. Lisa Guez a eu la bonne idée de faire coécrire à ses comédiennes leur propre rôle, en leur demandant d'imaginer ce qui pourrait les attirer et les révolter chez Barbe Bleue. Les comédiennes jouent donc leurs propres pulsions, et sont excellentes.

» Les 14 et 15 décembre au Jeune Théâtre National (Paris, 4e), dans le cadre du festival Impatience).

Théâtre : « Les Femmes de Barbe-Bleue » remportent le prix Impatience

Philippe Chevilly / Chef de Service | Le 19/12 à 18:04

Fulgurante variation sur le féminicide, l'adaptation du conte de Perrault mise en scène par Lisa Guez a reçu le prix du jury et le prix lycéen de la 11^e édition du festival du théâtre émergent Impatience. La pièce d'Axel Cornil « Ravachol » a reçu le prix SACD et « Inoxydables » de Julie Ménard et Maxime Mansion, le prix du public.

L'an dernier déjà, jurys professionnel et lycéen du festival du théâtre émergent Impatience avaient couronné un même spectacle (« La Place » de Tamara Al Saadi). En 2019, rebelote : « Les Femmes de Barbe-Bleue » du collectif Juste avant la Compagnie, mises en scène par Lisa Guez, ont été doublement primées. Animés par une présidente de choc, Clotilde Hesme, les 18 jurés « pro » de cette 11^e édition ont été touchés, à l'instar des jeunes scolaires d'Ile-de-France, par la « mise en pièce » audacieuse de l'oeuvre de Perrault. Donnant voix aux victimes du « serial killer », le spectacle interroge, sans perdre le fil du conte, les drames de notre présent : le harcèlement, la violence faite aux femmes, les féminicides.

Par le biais du merveilleux, du surréalisme et de l'humour, elles explorent tous les rouages de cette mécanique de l'horreur : déni, syndrome de Stockholm, mais aussi confusion des désirs et des sentiments, jeux faussés de la séduction. Les cinq comédiennes Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre campent avec une énergie et une justesse sans faille ces femmes anéanties, ressuscitées par la parole révoltée. Jusqu'au dénouement : la revanche contre l'infâme, qui succombe le plus ridiculement du monde. Pas de grands effets de mise en scène : tout est dans le texte, le jeu, le geste. Loin de la performance incantatoire, « Les Femmes de Barbe-Bleue » interrogent avec une lucidité vertigineuse le machisme et ses ravages.

ECLECTISME

L'autre prix du jury, celui de la SACD dédié à une écriture théâtrale, est revenu à la pièce d'Axel Cornil, « Ravachol » - une transposition habile dans la Belgique contemporaine de l'histoire de l'anarchiste français guillotiné en 1892 pour divers assassinats et attentats. Le texte est efficace, fluide, avec quelques moments fulgurants. Il est interprété avec fougue par quatre comédiens investis, en phase avec la mise en scène très physique de l'auteur. Quant au public, il a récompensé le spectacle militant et rock and roll de Julie Ménard et Maxime Mansion, « Inoxydables » : le drame des migrants syriens vu à travers l'odyssée de jeunes rockers « métalleux ». Globalement cette 11^e édition a impressionné par le professionnalisme, le côté abouti des propositions. Le niveau de jeu des comédiens, surtout, a surpris par sa qualité et sa modernité. L'éclectisme des huit spectacles nominés a fait qu'on ne s'est jamais ennuyé durant les treize jours du festival. De la farce politique feuilletonesque d'Hugues Duchêne « Je m'en vais, mais l'Etat demeure » à la mise en scène au cordeau de « La Ville » de Martin Crimp par Yordan Goldwaser, du drôle d'objet de théâtre urbain « Les rues n'appartiennent en principe à personne » à la saga familiale onirique « Désirer tant » de Charlotte Lagrange, il y en a eu pour tous les goûts théâtraux. Sans oublier l'ovni poétique et intrigant de Camille Dagen, « Durée d'exposition », présenté en clôture : une variation libre, inventive et émouvante sur la fabrication d'une photo, la création des images appliquées au théâtre. La 12^e édition du festival Impatience est déjà programmée : elle se déroulera entre le 4 et le 19 décembre 2020. En attendant, longue vie aux émergences 2019...



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

IT
Festival
Impatience
Théâtre
émergent

Malgré les grèves, la 11^e édition d'Impatience aura rempli les salles du Centquatre à Paris, du Jeune Théâtre national et du TLA de Tremblay à plus de 85 % ! Qu'a donc ce festival du théâtre émergent d'abord imaginé par *Télérama* et Olivier Py (alors directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe) pour passionner ainsi le public ? Et un public jeune... Désormais sous la houlette musclée de l'équipe du Centquatre et de son visionnaire mentor José-Manuel Gonçalves, les spectacles qu'on y goûte sont souvent d'audacieuses propositions théâtrales parmi lesquelles le jury (présidé en 2019 par l'actrice Clotilde Hesme) choisit à regret. De spectacle en spectacle, on y aura admiré nombre de comédiens aux présences singulières et poétiques ; et on s'y sera réjoui du talent affirmé des femmes. Les salles des théâtres publics et privés les boudent ? À Impatience, metteuses en scène et autrices frémissent d'invention, d'humanité, de théâtralité intense et partageuse. Qu'elles se nomment Charlotte Lagrange (*Désirer tant*, sur les « Malgré elles » alsaciennes de la Seconde Guerre mondiale), Julie Ménard (*Inoxydables*), Lisa Guez et ses émouvantes *Femmes de Barbe-Bleue*, Camille Dagen aussi, surtout, dont la si délicate *Durée d'exposition* conjugue avec humour et tendresse secrète les séparations sentimentales comme les surgissements et disparitions du théâtre, ce lieu à la fois éphémère et indestructible...

Après une sélection exigeante – menée par les différents théâtres associés –, huit compagnies se disputaient Prix du jury, du public, des lycéens et de la SACD. Celui du jury et des lycéens a été accordé à l'unisson aux *Femmes de Barbe-Bleue* 1, création collective dirigée par Lisa Guez. À l'heure où l'on s'interroge tant sur les violences faites aux femmes, elle reprend le conte de Perrault (1628-1703) pour y explorer, par le biais de fantômes de victimes revenues en scène, la manière dont les interdits et la toute-puissance de l'irrésistible mari Barbe-Bleue ont forgé l'imaginaire fé-

minin. À partir des improvisations des actrices – toutes d'une sensualité, d'une gravité et d'une drôlerie poignantes –, Lisa Guez interroge le désir des femmes et ces mélanges de terreur et de jouissance hérités d'archaïques et patriarcaux asservissements. À moins que le désir soit aussi cette force obscure, poussant chacun, chacune à l'indicible... L'artiste s'interdit le manichéisme, le prêt-à-penser sur son plateau crépusculaire où ne rayonne que le corps des actrices. La pauvreté apparente de la scénographie renforce encore le jeu de leurs regards ; et la complicité, la solidarité muette de ces femmes qui entre désir de mort et de vie auront chahuté le public au plus profond.

Puissance des actrices, des acteurs. Ceux de *Ravachol* ont magnifié la brutalité de la pièce du jeune Belge Axel Cornil. Inspiré par « le Rocambole de l'anarchisme » français, François Ravachol (guillotiné en 1892, à 32 ans), auteur de nombreux crimes et attentats politiques, l'efficace dramaturge le transpose dans la Belgique désindustrialisée et appauvrie d'aujourd'hui. La révolte de son héros n'en saigne que plus fort. Dans son décor qui se casse et se reconstruit en permanence, le spectacle épate ; comme porté, nourri depuis longtemps par ses acteurs éblouissants. *Ravachol* a obtenu le Prix SACD. Et *Inoxydables* enfin, celui du public. Exil tragique d'un groupe de metal syrien, le texte de Julie Ménard éclaire l'actualité à sa façon, même réductrice. Les acteurs encore une fois y sont exemplaires. Ils auront tout sauvé, tout dompté à Impatience. Leur présence en direct, en face-à-face sur le plateau, apporte un échange avec le public décidément irremplaçable ●

1 *Les Femmes de Barbe-Bleue*, mise en scène Lisa Guez (1h30). Les 3 et 4 mars au Théâtre de la Verrière, Lille (59), les 12 et 13 à l'Escapade, Hénin-Beaumont (62), le 15 mai au Théâtre Les Tisserands, Lomme (59).

Avec un choix formidable de jeunes compagnies, le **FESTIVAL IMPATIENCE** prouve une fois de plus son audace.

Festival Impatience 2019 : “Les Femmes de Barbe- Bleue” en tête d’un palmarès puissant

Présidé cette année par l’actrice Clotilde Hesme, la 11e édition du festival Impatience vient de décerner ses prix. Condition féminine, révolte, exil... Des “Femmes de Barbe-Bleue”, de Lisa Guez, à “Ravachol” d’Axel Cornil ou “Inoxydables”, de Julie Ménard, un palmarès brûlant d’actualité.

Malgré les grèves, la 11e édition d’Impatience aura rempli les salles du Centquatre, du Jeune Théâtre national et du TLA de Tremblay à plus de 85 % ! Qu’a donc ce festival du théâtre émergent d’abord imaginé par Télérama et Olivier Py (encore directeur de l’Odéon-Théâtre de l’Europe) pour passionner ainsi le public ? Et un public jeune... Désormais sous la houlette musclée de l’équipe du Centquatre et de son visionnaire mentor José-Manuel Gonçalves, les spectacles qu’on y goûte sont souvent d’audacieuses propositions théâtrales parmi lesquelles le jury (présidé en 2019 par l’actrice Clotilde Hesme) choisit à regret. De spectacle en spectacle, on y aura admiré nombre de comédiens aux présences singulières et poétiques ; et on s’y sera réjoui du talent affirmé des femmes. Les salles des théâtres publics et privés les boudent ? À Impatience metteuses en scène et autrices frémissent d’invention, d’humanité, de théâtralité intense et partageuse. Qu’elles se nomment Charlotte Lagrange (Désirer tant, sur les « Malgré elles » alsaciennes de la Seconde Guerre mondiale), Julie Ménard (Inoxydables), Lisa Guez et ses émouvantes Femmes de Barbe-Bleue, Camille Dagen aussi, surtout, dont la si délicate Durée d’exposition conjugue avec humour et tendresse secrète les séparations sentimentales comme les surgissements et disparitions du théâtre, ce lieu à la fois éphémère et indestructible...

Exploration de l’imaginaire et des désirs féminins

Après une sélection exigeante – menée par les différents théâtres associés –, huit compagnies se disputaient Prix du jury, du public, des lycéens et de la SACD. Celui du jury et des lycéens a été accordé à l’unisson aux Femmes de Barbe-Bleue, création collective dirigée par Lisa Guez. À l’heure où l’on s’interroge tant sur les violences faites aux femmes, elle reprend le conte de Perrault (1628-1703) pour y explorer, via les fantômes de victimes revenues en scène, la manière dont les interdits et la toute-puissance de l’irrésistible mari Barbe-Bleue ont forgé l’imaginaire féminin. À partir des improvisations des actrices – toutes d’une sensualité, d’une gravité et d’une drôlerie poignantes –, Lisa Guez interroge le désir des femmes et ces mélanges de terreur et de jouissance hérités d’archaïques et patriarcaux asservissements. À moins que le désir soit aussi cette force obscure, poussant chacun, chacune à l’indicible... L’artiste s’interdit le manichéisme, le prêt à penser sur son plateau crépusculaire où ne rayonne que le corps des actrices. La pauvreté apparente de la scénographie renforce encore le jeu de leurs regards ; et la complicité, la solidarité muette de ces femmes qui entre désir de mort et de vie auront chahuté le public au plus profond.

Des actrices et des acteurs exemplaires

Puissance des actrices, des acteurs. Ceux de Ravachol ont magnifié la brutalité de la pièce du jeune Belge Axel Cornil. Inspiré par « le Rocamboles de l’anarchisme » français, François Ravachol (guillotiné en 1892, à 32 ans), auteur de nombreux crimes et attentats politiques, l’efficace dramaturge le transpose dans la Belgique désindustrialisée et appauvrie d’aujourd’hui. La révolte de son héros n’en saigne que plus fort. Dans son décor qui se casse et se reconstruit en permanence, le spectacle épate ; comme porté, nourri depuis longtemps par ses acteurs éblouissants. Ravachol a obtenu le Prix SACD. Et Inoxydables enfin, celui du public. Exil tragique d’un groupe de metal syrien, le texte de Julie Ménard éclaire l’actualité à sa façon, même réductrice. Les acteurs encore une fois y sont exemplaires. Ils auront tout sauvé, tout dompté à Impatience. Leur présence en direct, en face à face sur le plateau, apporte un échange avec le public décidément irremplaçable.

La 11e édition d’Impatience, festival du théâtre émergent s’est tenue du 06 au 18 décembre 2019.

À voir



TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Barbe Bleue et blues féminin

Au cours de ces derniers jours du festival Impatience, la compagnie Juste avant la compagnie nous présente Les Femmes de Barbe Bleue. Portée par sa metteuse en scène Lisa Guez, la pièce sera, en mars et mai 2020, en tournée dans le nord (Lille Beaumont et Lomme) pour cinq dates avant de faire halte au théâtre des Carmes lors du festival d'Avignon. Un récit entre désir et cruauté, résolument actuel.

le Mardi 17 Décembre 2019

Les Femmes de Barbe Bleue nous propose une réflexion sur l'emprise assumant avec audace contradictions et zones d'incertitude. Elle prend ainsi à revers l'obsession contemporaine du cadre et de l'étiquette qui impose trop souvent une vision binaire des situations. Huis clos à mi-chemin entre le cabinet sordide et le purgatoire, Les Femmes de Barbe Bleue est née d'une écriture de plateaux. C'est l'expression intime de cinq comédiennes nous précise Lisa Guez lors d'un entretien : "Ce n'est pas leur histoire à elle mais leur vie imaginaire et la manifestation de leur univers psychique". Bien loin du conte de Charles Perrault, la pièce ne porte pas sur la monstruosité de cet ogre barbu mais sur le désir féminin : "Le sujet c'est elles, leurs désirs troubles et leurs emprises". Tout semble se jouer dans cette ambiguïté entre fascination et répulsion que l'on retrouve à travers la couleur bleue présente dans chacun des costumes des comédiennes. Selon Lisa Guez, cette couleur est parfaitement représentative de l'ambivalence de l'emprise dont fait preuve le tyran : "C'est une couleur morte, froide et en même temps, le bleu t'aspire, il y a quelque chose d'absolu dans lequel tu plonges et dans lequel tu ne sais pas si tu vas pouvoir ressortir." En portant cette couleur jusque dans leur mort, les cinq défuntes prouvent que les relations de domination sont soumises à une complexité hors normes, étrange et difficilement surmontable.

À l'orée d'une lutte entre hommes et femmes sans merci Les Femmes de Barbe Bleue s'inscrit dans un théâtre de réflexion qui puise sa force dans la démantèlement des codes sociétaux. "On est abreuvé de fantasmes féminins de soumission et, parfois, c'est difficile de comprendre pourquoi tu vas avoir un fantasme de soumission alors que tu rejettes totalement ça." Même si morte et assassinée, la femme n'est pas seulement vue comme une victime. Valentine, la dernière épouse à avoir été tuée, insiste par exemple plusieurs fois pour entrer dans la maison de Barbe Bleue, "c'est elle qui frappe à sa porte". Elle finit même par se cacher nue dans son placard afin de le séduire. Pour Lisa "il y a un moment où on accepte de jouer les partitions". L'enjeu réside alors dans la déconstruction : Pourquoi n'ont-elles pas pu dire "non" ? Les Femmes de Barbe Bleue, une pièce à voir et à penser pour mieux comprendre ces zones grises reléguées aux frontières de notre réflexion.

Pauline Gabinari

Lisa Guez ouvre en grand le cabinet de Barbe-Bleue

17 décembre 2019 / dans À la une, Avignon, Best Off, Coup de coeur, Les critiques, Off,

Paris, Théâtre / par Anaïs Heluin

Comme son titre l'indique, Les Femmes de Barbe-Bleue de Lisa Guez donne la parole aux épouses du monstre au cabinet bien rempli. Présentée dans le cadre de la 11ème édition du festival Impatience (6-18 décembre 2020), cette pièce co-écrite par cinq comédiennes de talent revisite le conte sous l'angle du désir féminin. De ses ambiguïtés.

La curiosité des épouses de Barbe-Bleue, qui malgré l'interdiction de celui-ci ouvrent toutes en son absence son cabinet, est communicative. En 1921 par exemple, Anatole France publiait un essai intitulé Les Sept Femmes de Barbe-Bleue et autres contes merveilleux. D'après des documents authentiques, l'auteur tentait de démêler le vrai du faux dans le conte de Charles Perrault qui, rappelait-il, « vers 1660, eut le mérite de composer la première biographie de ce seigneur justement remarquable pour avoir épousé sept femmes, et qui en fit un scélérat accompli et le plus parfait modèle de cruauté qu'il y eût au monde. Mais il est permis de douter, sinon de sa bonne foi, du moins de la sûreté de ses informations ». La curiosité n'est pas retombée depuis, au contraire. Peut-être réveillée par le mouvement #MeToo, elle a ces dernières années donné lieu à plusieurs créations théâtrales. Parmi lesquelles, Les Femmes de Barbe-Bleue mis en scène par Lisa Guez, en compétition du festival Impatience. Comme Pierre-Yves Chapalain dans La Fiancée de Barbe-Bleue (2010) ou, plus récemment, Barbe-Bleue, espoir des femmes de Dea Loher, mis en scène par Nicolas Chelly et Thibaud Crevel, Lisa Guez donne la parole à celles dont le conte de Perrault ne dit rien. Elle met pour cela en scène non pas sept, mais cinq comédiennes. À commencer par Valentine Krasnochok, également dramaturge du spectacle, qui affirme d'emblée la distance que Les Femmes de Barbe-Bleue prennent avec leur modèle. Nulle mention de la laideur, ou de l'étrangeté du mari dans cette introduction : c'est dans le rôle d'une jeune mariée épanouie, en pleine fête organisée en l'absence de son cher et tendre, que la comédienne prend d'abord la parole. Sur le ton du témoignage davantage que du conte, elle raconte comment la fameuse clé aux singulières propriétés suscite sa curiosité. Et comment elle en vient, malgré elle, à s'en servir.

Cette découverte macabre est le moteur de la pièce : elle déclenche le récit de quatre autres femmes, incarnées par Valentine Bellone, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre, dont plusieurs ont déjà collaboré avec Lisa Guez, qui à la tête de Juste avant la compagnie fondée en 2009 a déjà signé bon nombre de créations. Nous ne poserons toutefois pas ici l'éternelle et délicate question de l'émergence – qui, pour la Ville de Paris, désigne des artistes et compagnies ayant créé au maximum cinq spectacles, sur une durée de cinq ans maximum. Car nous sommes bien contents d'avoir pu rencontrer au Jeune Théâtre National (JTN) les cinq interprètes et co-auteurs des Femmes de Barbe-Bleue, qui revisitent chacune à leur tour la terrifiante histoire du tueur de dames.

Avec Anne Knosp pour présidente de séance – on apprendra à la fin que son personnage fut la première épouse du méchant barbu –, les quatre comédiennes restantes prennent la parole comme on le fait aux Alcooliques anonymes. Pour tenter de comprendre l'emprise exercée par celui qui les a tuées, et s'en libérer. Pour aborder le conte, Lisa Guez et ses acolytes ne choisissent pas la facilité : loin d'une réécriture féministe binaire, les artistes creusent les ambiguïtés à l'œuvre dans le conte de Perrault et dans toutes les légendes qui l'ont inspiré. Très différentes les unes des autres, aussi bien en matière d'écriture que de fond, leurs quatre fictions interrogent la part de désir qui cohabite avec la peur, parfois le dégoût. En plus de la trame Barbe-Bleue, autodérision et humour noir permettent aux artistes de se créer un riche terrain commun. Un lieu où les récits se croisent, se rencontrent. Où ensemble, humblement mais avec toute l'énergie de belles comédiennes, ils tentent d'éclairer un petit morceau du monde.

Le palmarès de l'année 2019

2 janvier 2020 / dans Actu, Danse, Opéra, Théâtre / par Dossier de presse

Comme tous les ans, en cette fin d'année, l'équipe vous propose son palmarès, ses coups de cœur, ses révélations dans le domaine du théâtre, de la danse, du cirque, de l'opéra. Nous vous présentons tous nos vœux pour cette année 2020, qui s'annonce déjà riche de nouvelles têtes sur les scènes françaises. Rendez-vous dès le vendredi 3 janvier pour découvrir les 20 têtes d'affiches du début d'année 2020.

Le palmarès d'Anaïs Heluin

Comédiennes : Les comédiennes des *Femmes de Barbe Bleue* (Festival Impatience)

Co-auteurs du spectacle *Les Femmes de Barbe-Bleue* mis en scène par Lisa Guez, grand vainqueur du Festival Impatience 2019, Valentine Krasnochok, Valentine Bellone, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre incarnent avec fougue et justesse des épouses aussi séduites que révoltées par leurs monstres de maris.

L'OEIL D'OLIVIER

Féminicide, l'autre facette de Barbe Bleue

Publié le 17 décembre 2019

Dans le cadre de la onzième édition du Festival Impatience, manifestation théâtrale qui met à l'honneur les créations de jeunes compagnies émergentes, Lisa Guez propose une revisite ingénieuse du mythe de Barbe bleue. Inscrivant son récit choral au coeur vibrant de l'actualité, la metteuse en scène libère la parole féminine. Une fable noire, humaine, drôle, où sensualité et désir flirtent avec le soufre, la mort !

Tout habillée de rouge, une jeune femme attend, assise sur une chaise collée au gradin. D'un bond, elle se lève, prend possession de la scène. Blonde, primesautière, gourmande, elle déborde de vie. Tout lui sourit. Un mari aimant, immensément riche, une maison gigantesque avec piscine, le bonheur, quoi ! Après avoir arrêté ses études sous le regard réprobateur de sa famille, elle jubile à l'idée d'inviter ses proches dans ce lieu idyllique. Elle va leur montrer à tous qu'elle n'est pas une ratée, mais une gagnante. Il y a bien un truc qui la taraude, qui brouille son regard, une ombre qui gâche un peu son plaisir. Elle n'est pas tout à fait tranquille. Une petite clé étrange, laissée par son mari, parti en voyage d'affaires, titille sa curiosité. Elle ouvre la porte de l'entresol, un lieu secret où la jeune femme a défendu d'entrer. Va-t-elle céder à ses pulsions et franchir l'interdit, ou les ignorer et respecter la volonté de son époux ? La tentation est trop grande, l'intérêt trop fort. Elle veut tout savoir de l'homme qu'elle a épousé.

Bien mal, lui en a pris. Une farandole de corps de femmes, abimés, démembrés, se révèle dans la pénombre de la mystérieuse pièce. Bal des mortes, danse macabre, les quatre victimes, du moins leurs fantômes, prennent l'une après l'autre la parole, racontent leur fatale et macabre histoire. Construit comme un groupe de soutien, façon « alcooliques anonymes », la pièce prend un autre tournant. Chacune encourage l'autre à changer sa funeste destinée, à lutter contre ce démon de mari qui les a asservies, puis assassinées.

Sensuelles, sexuées, provocantes, elles sont loin d'être des prudes, des oies blanches. Elles aiment à la folie, rêvent de sensations fortes, de se frotter au démon, au malin. Fortes, humaines, elles ne s'en laissent pas conter pour autant. Pourtant le charme vénéneux de l'homme à la Barbe bleue les subjugué, les paralyse. Face à lui, elles perdent toute combativité, excusent ses bizarreries, son irascibilité.

A l'heure, où les violences faites aux femmes explosent, les récits croisés, écrits à douze mains – les cinq comédiennes et la metteuse en scène -, font terriblement écho à l'actualité. Construisant un personnage en patchwork, riche de leurs sensibilités, de leurs expériences, de leurs désirs, elles donnent un autre visage à la réalité, loin de tout manichéisme. L'homme n'est pas le barbare qu'on aimerait qu'il soit. Il est dilettante, agressif, prédateur ou passif. La femme n'est pas la victime sacrificielle. Elle est vibrante, instinctive, libidinale. Décomplexant le regard d'une société encore trop patriarcal, Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour, Jordane Soudre et Lisa Guez explorent avec humour, fureur, intelligence, la féminité, le féminisme, le caprice, la gourmandise, la vanité, la passion, l'obsession, l'envie.

Rien n'est tout noir ou tout blanc. Le drame a eu lieu, mais des alternatives sont envisagées. L'entraide, la sonorité, l'écoute, sont de puissants remèdes, des moyens de lutter contre l'inéluctable, le sexisme. Parfois le trait est plus grossier, le jeu plus fragile, mais en meneuse de jeu, en initiatrice du projet, Lisa Guez fait des merveilles et signe un spectacle brûlant. Poussant ses comédiennes, excellentes, à l'orée de leur pulsion charnelle, elle invite à une plongée apnéique dans le psyché féminin. Un moment de théâtre féroce drôle, cruellement lucide, intelligible !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

THÉÂTRE

"Les femmes de Barbe Bleue" Désirs, désirs, étranges désirs qui défient les réalistes et fascinent les fous On entre dans la maison de Barbe Bleue par l'entremise de l'une de ses femmes, la dernière à être tentée par cette fameuse porte close dont elle a l'interdiction d'accès malgré cette clef qui lui brûle et lui glace la paume. C'est soir de fête et le maître de maison est absent. Et la boisson commence à manquer. Et la maîtresse de maison décide de descendre l'escalier de la cave qui mène à cet interdit. Au lieu d'un cellier, c'est un musée sanglant qu'elle découvre alors, un musée vivant de toutes les femmes de Barbe Bleue tuées.

Ces quatre précédentes épouses vont devant nous revivre le destin qui les amena là, à cette fin. Quatre histoires toutes très différentes. Quatre femmes chacune originale, unique, qui tentent de toucher du doigt les raisons profondes de ce qui est pour les cerveaux sensés, carrés, terre à terre, une folie, un indicible, un illogisme parfait : les raisons des désirs des plus bizarres et périlleux.

Les attrait de l'interdit et du danger, tout est là : comment résister à l'injonction qui dit de ne pas prendre ce chemin, de ne pas goûter cette boisson, de ne pas transgresser la règle. Toute l'histoire de Barbe Bleue fonctionne sur ce trouble des sens, cette tentation qui n'a l'air de rien, pas seulement curiosité mais fascination pour le mal.

On pourrait craindre trop de psychologie dans ce travail de création autour du thème du conte de Perrault, mais l'écriture collective de cette compagnie évite soigneusement cet écueil. Chaque histoire racontée, chaque destin devient, grâce aux interprétations très incarnées, un conte par lui-même, vécu ou revécu devant nous dans une forme de reconstitution. Le texte, comme la mise en scène de Lisa Guez, parvient à réaliser un dosage délicat, difficile entre une impudeur nécessaire et une analyse du comportement sous forme d'aveux.

Les cinq interprètes semblent être en accord parfait avec leurs personnages aux imaginaires éclatés. On tourne ainsi autour des abîmes de l'âme féminine, ses peurs, ses fascinations. Mais peut-être ces abîmes ne sont-ils pas uniquement féminins ? Malgré la noirceur du fond de ces histoires, la mise en scène et le jeu des actrices provoquent plus de rires et de sourires que de frisson. Un jeu dynamique, des textes emportés empêchent tout pathos et apportent au spectacle autant de sensualité que de fantaisie.

Les femmes de Barbe Bleue au Lavoir Moderne Parisien

28 NOVEMBRE 2019 | PAR CAROLINE ARNAUD

Déjà joué l'année dernière cette pièce prend encore plus d'intérêt à l'heure où dans les actualités nous entendons encore plus parler de féminicides. Une pièce qui se joue du 27 novembre au 1er décembre 2019 au Lavoir Moderne Parisien et qui nous glace le sang autant qu'elle nous fait rire, on en ressort pas indemne c'est un choc qui nous touche tous.

5 chaises face à nous en premier plan toute différentes, d'un style différent avec ce qui semble être du plastique par dessus.

Une femme qui s'avance devant nous en robe rouge et en talon rouge, timide, elle nous raconte la soirée qui est en train de se dérouler chez elle, c'est une grande fête, mais elle, ne fait que penser à une clé. Elle nous raconte que c'est son mari qui lui a donné avant de partir de la maison lui interdisant de s'en servir pour ouvrir la porte dans l'entre-sol... Mais la curiosité la gagne, une curiosité comme un désir à assouvir absolument et qui peut être mortel à l'ouverture de cette fameuse porte, le cabinet de Barbe Bleue...

Ce désir si fort si intense d'utiliser cette clé est ce qui rassemble ces 4 femmes sauvagement tuées qui arrivent face à nous sous une lumière bleu fantasmagorique en train de danser tout en boitant ou en se tortillant sur le sol comme des mortes... Elles s'assoient ensuite sur ces fameuses chaises qui n'ont pas quitté la scène, 4 femmes toutes différentes mais toute habillées d'une couleur bleue et qui vont nous raconter leur histoire d'amour avec cet homme et cette clé de la tentation ...

Entre l'humour et la violence, les scènes sont jouées avec un réalisme cru qui nous fait suffoquer tellement les rebondissements émotionnels font des loopings dans notre corps. A des moments il ne faut pas rire mais les scènes de violences qu'ont subi ces femmes sont si absurdes que c'est un ricanement tendu que l'on entend dans le public. Les nerfs sont tout proche de lâcher à chaque nouvelle histoire des victimes.

Le rythme est tangible, les témoignages de ces femmes nous donne envie d'en savoir plus, on ressent une forme de curiosité "morbide" à vouloir entendre l'histoire de ces différentes femmes même si au fond de nous on sait qu'on ne veut pas entendre ce qui va être dit car chaque histoire a sa violence, son fond de cruauté particulière. Ces scènes semblent toutes réunies par l'histoire d'un même homme, leur "barbe bleue" mais pour chaque femme l'homme semble différent, la seule chose qui reste c'est la peur qu'elles ressentent face à lui et à son regard menaçant!

Les femmes de barbe bleue, mise en scène par Lisa Guez armée de 5 comédiennes incroyables Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre. Les personnages que les comédiennes jouent sont toutes différentes et elles représentent bien que ces événements peuvent toucher toutes les femmes. Mais nous allons toutes nous sauver, là est bien la morale de l'histoire. Les femmes sont déterminées à se soutenir les unes et les autres et tentent de refaire la scène afin qu'elles ne soient pas tuées. Et après ces scènes qui se muent toujours en échec arrive la femme à la robe rouge, et qui porte le rouge comme le revolver (ou plutôt devrais-je dire les cacahuètes...), elle n'est plus la femme assujettie à Barbe Bleue qui n'a pas réussi à se défendre et qui attend ses frères comme dans le conte de Perrault, elle n'a pas de réponses à ses textos envoyés à ses "sœurs" et elle prend sur elle entourée par les énergies de ces femmes mortes qui jouent toute la mort de Barbe bleue, pour finalement renverser le cercle vicieux qui est réservé aux femmes qui sont entrées dans le manoir.

Mais entre le mime et la réalité, ont-elle réussi à toute se libérer? On veut que ce soit le cas et c'est sur cette note que l'on veut rester. Les femmes par leur force et leurs encouragements mutuels se sont ouvertes les yeux, se sont soutenues et grâce à ce support féminin elles parviennent à revivre dans l'espoir qu'elles arriveraient à tuer cet homme. La féminité gagne au final et c'est la femme moderne dans sa Peugeot, fumant une cigarette entourée des fantômes des autres femmes qui profitent de l'air qui leur effleure le visage qu'elles ont vaincu et qu'elles sont enfin libres!

La pièce se joue encore jusqu'au 1er décembre pour plus d'informations mais elle sera aussi jouée dans le cadre du festival Impatience 2019 le 14 et 15 décembre au JTN à ne pas louper!



THÉÂTRE

LES FEMMES DE BARBE-BLEUE. UN CONTE CRUEL SUR LA PERVERSITÉ ET LES RELATIONS ENTRE LES SEXES.

29 NOVEMBRE 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Anne, ma sœur Anne... Le conte de Perrault fait partie de ces histoires qu'on raconte le soir aux enfants. Mais il n'est pas seulement une fable pour apprivoiser la peur...

La nouvelle femme de Barbe-bleue a organisé une splendide fête au château en l'absence de son époux. Elle serait au comble du bonheur n'était cette petite clé qu'il lui a laissée avec interdiction formelle d'ouvrir la porte de la pièce à laquelle elle donne

accès. On connaît l'histoire. Elle hésite, se morigène, veut respecter la volonté de son époux. Mais ce qui est interdit n'en est que plus tentant et elle craque...

Une approche résolument contemporaine

Cette histoire fait partie de notre patrimoine mémoriel, elle est quasiment inscrite dans nos gènes culturels. La compagnie Juste avant la compagnie choisit de l'interroger, d'en presser le jus pour faire rendre gorge au(x) sens caché(s) derrière le conte « pour enfants ». Lorsque la dernière épouse de Barbe-bleue brave l'interdit et ouvre la porte dans le spectacle, elle livre accès à quatre femmes-zombies façon Nuit des morts-vivants. Chacune d'entre elles va, en nous racontant son histoire, nous livrer sa version de l'attitude de Barbe-bleue. Point ici de nobles dames aux beaux atours mais des femmes d'aujourd'hui qui parlent la langue de tous les jours et qui nous ressemblent.

Des archétypes féminins dans des situations d'aujourd'hui

Ces femmes représentent à elles quatre un large panorama des femmes d'aujourd'hui. Il y a la bourgeoise triomphante, fonceuse, qui se jette au cou de Barbe-bleue pour sortir de son milieu, de sa petite vie de gosse de riche et ne pas faire des quiches « comme maman », la petite jeune fille timide qui se laisse circonvenir et n'ose pas ouvrir la bouche, la journaliste indépendante qui se laisse prendre au jeu du beau ténébreux et que l'homme réduira au rang de chien, ramassant à quatre pattes avec sa bouche les effets déchirés qu'il a éparpillés, la jouisseuse un peu nympho, reflet inversé de l'attitude de certains « mâles », qui en veut toujours plus jusqu'à susciter le rejet.

Amour-addiction

Elles racontent leur sort de femmes confinées, enfermées, niées en tant qu'elles-mêmes, réduites à servir et à subir, même si leur esclavage est doré. Elles rendent manifeste le processus de domination à l'œuvre dans le conte et la perversité que celui-ci met en scène. Elles nous parlent aussi de ces femmes d'aujourd'hui, victimes de sévices qu'elles excusent chaque fois en pensant que demain sera un autre jour – la violence s'accompagne souvent ensuite de fleurs – ou qui perdent la vie parce qu'un homme, « plein d'amour », la leur a ôtée. Elles ont été séduites, elles aiment encore, elles voudraient dire mais n'osent pas. Toutes ensemble, elles vont s'attaquer à leur problème, trouver la ressource pour vaincre leurs appréhensions et leurs peurs, adopter une autre attitude, une autre manière de se comporter.

Une énergie communicative

Elles sont formidables, ces filles qui se mettent en scène et explorent le conte avec un humour ravageur.. On rit beaucoup à les voir jouer leurs personnages et leur bourreau avec un brio et un entrain infatigables. En même temps le rire est jaune tant les connections s'établissent avec les situations d'aujourd'hui. Les histoires qu'elles racontent ont un accent de vérité qui ne trompe pas. Aussi, quand vient la femme qui les venge toutes et qui n'attendra pas que ses frères viennent à son secours, on comprend que, au-delà des situations fantasmées que développent les quatre mortes-vivantes, des solutions sont possibles dans le monde réel. Perrault est dépassé. La curiosité dite « des femmes » n'est pas un vilain défaut. Leur sexualité – peut-être symbolisée par la clé tachée de sang qui représente, selon Bruno Bettelheim, la tentation sexuelle – leur appartient. Quant aux violences qui leur sont faites – ça c'était déjà dans Perrault – elles méritent d'être punies.

Sarah Franck

Les femmes de Barbe-Bleue l'ouvrent sans tabous dans un spectacle drôle et glaçant Découvert dans la jolie salle de caractère du Lavoir Moderne Parisien qui s'affirme solidement dans le contexte culturel actuel avec une programmation qualitative et punchy, "Les Femmes de Barbe-Bleue" fait parti de la sélection de la 11ème édition du Festival Impatience dédié à la création émergente qui se déroule actuellement sur plusieurs plateaux parisiens.

C'est à Lisa Guez que l'on doit ce spectacle brillant, grave et drôle, abordant deux sujets épineux et pétris de pièges : le désir féminin et le féminicide. Thématiques multiples en leur sein et non réductibles, gorgées d'ambivalences et de complexité, que la metteuse en scène explore avec une maturité impressionnante en prenant le parti du conte pour l'aborder de biais, évitant ainsi la brutalité de la frontalité, armée de cinq comédiennes complices à l'écriture qui portent le projet au plateau dans un travail de chœur et d'individualités admirable. Avec rien ou si peu, cinq chaises et pas un seul accessoire autre que l'imaginaire développé par chaque femme en jeu, Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre (pour les citer toutes tant elles sont épatantes) nous entraînent dans le tourbillon de cinq variations narratives puisant leur inspiration et leur personnage masculin en commun à la source du célèbre conte de Barbe-Bleue. Le récit se découvre et se comprend au fur et à mesure, révélant sa trame et sa cohérence dans l'apothéose de la scène finale dont on ne dira pas plus ici. Il se déroule en un lieu de théâtre abstrait où tous les huis clos peuvent surgir de nos boîtes crâniennes, cet espace vide brookien investi par l'imaginaire et le corps des actrices, chacune ayant, non seulement son caractère bien trempé, mais une incarnation singulière et pleine de sa féminité. Et quel délice de les suivre dans l'histoire qu'elles nous content chacune, s'entraînant à revisiter leur passé de plaisir funeste. Car si elles sont seules face à leur destin, la pièce les invite à en revisiter le cours, voire à le changer si possible et dans cette entreprise difficile, nos cinq héroïnes se serrent les coudes. Sont-elles des victimes de l'homme qu'elles aiment ou d'elles-mêmes ? A quel endroit se joue le basculement hors de la norme ? Comment opérer la prise de conscience pour se libérer de l'emprise ?

"Les Femmes de Barbe-Bleue" s'empare de la question du désir féminin et dans son envers mêlé des problématiques de domination masculine dans la sphère intime dans un corps-à-corps puissant entre l'intelligence et la finesse de réflexion charriée par l'écriture (réjouissante!) du spectacle et la pertinence d'explorer ces enjeux charnels d'Eros et Thanatos sur scène. On se souviendra longtemps de l'intensité physique de ces comédiennes qui campent avec panache les épouses d'un Barbe-Bleue insaisissable et invisible, femmes désirables et désirantes, ardentes et frémissantes dans leurs prises de parole successives autant que dans le don d'elle-même et la vitalité gourmande de leur désir. Excitation, jouissance, admiration, emprise, violence, meurtre... la clef de voûte de ce spectacle délicieux qui suscite l'effroi autant que le plaisir, tient dans sa formidable réappropriation du conte et de son archétype masculin pour mieux libérer, dans le décalage et la distanciation que permettent la fable et sa farandole imaginaire naïve et enfantine, des récits au sous-texte profond et des corps féminins dé-chainés (au sens originel du terme). Lisa Guez est une femme de son temps et une metteuse en scène à suivre de très près. Elle fait théâtre d'un sujet éminemment d'actualité avec une maîtrise qui force l'admiration et une vitalité galvanisante. Respect.



« Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir » ? Telle est la question que ne cesse de poser la femme de Barbe Bleue dans le célèbre conte de Perrault. Elle espère l'arrivée de ses frères qui vont la sauver de la fureur de son mari. Pourtant il est deux autres questions que l'on a envie de poser : pourquoi ne tente-t-elle pas de fuir pour lui échapper et pourquoi attendre passivement le secours de ses frères ? On rejoint alors les réflexions actuelles sur le féminicide. Pourquoi des femmes victimes de violence conjugale ne fuient-elles pas ? Il y a la peur, la volonté de protéger les enfants, l'amour qui survit, mais aussi l'emprise de leur compagnon.

Le conte de Perrault a servi de point de départ à la réflexion et à l'imaginaire des cinq actrices de Juste avant la Compagnie. Cela les a conduit à se poser la question du désir féminin et de la soumission des femmes. Violence d'une société patriarcale, où l'homme décide et ordonne, mais pas seulement. Violence du désir aussi, « subtil mélange de terreur et de jouissance » dit la dramaturge Valentine Krasnochok.

Cinq femmes, les fantômes de celles que leur Barbe bleue respectif a assassinées, vont nous raconter leur histoire. Cinq femmes différentes mais qui ont subi le même sort. Toutes ont été séduites par un homme, par son charme, sa richesse, sa puissance ou sa gentillesse. Elles n'ont pas voulu voir les premiers dérapages et les ont excusés. Toutes ont accepté les humiliations, puis un jour, elles ont enfreint une « règle » banale édictée par leur mari. Elles étaient prises dans l'engrenage et piégées, elles n'ont pas su s'enfuir.

La scénographie n'oublie pas la terreur que nous inspirait, quand nous étions enfant, le cabinet interdit. On ne voit jamais de sang, mais dans une lumière bleue les actrices se muent en poupées de son désarticulées qui errent sur la scène.

Chacune va raconter son histoire, mais la pièce ne s'enfonce pas pour autant dans le drame. Les cinq femmes s'arrêtent régulièrement dans leur récit pour s'entraider en inventant des fins alternatives. Elles ne manquent ni d'inventivité ni d'humour pour imaginer comment il fallait résister, ce qu'il aurait fallu ne pas trouver normal, ce qu'il aurait fallu dire et comment tenter d'échapper. De plus, elles sont aussi chacune son Barbe Bleue, lesquels peuvent être violents ou plutôt mous, manipulateurs ou passifs devant tant de passion ! Enfin on n'est pas dans le pathos, on rit même car ces femmes ne sont pas de faibles femmes et la scène finale est un hommage hilarant à la capacité des femmes à se tirer d'un mauvais pas ! Valentine Bellone, Valentine Krasnochok, Anne Knosp, Nelly Latour et Jordane Soudre incarnent des femmes fortes, volontaires, qui ont de l'humour et savent ce qu'elles veulent. Très bien dirigées par Lisa Guez, jouant de la voix et des gestes, passant de la sensualité à l'excitation, de la soumission à la volonté de résister, elles nous font rire et nous émeuvent.

Un spectacle très réussi qui évite les clichés, libère l'imagination du spectateur, le fait réfléchir et rire et qui, en dépit d'un sujet grave, donne la pêche !

Micheline Rousselet

“Les femmes de Barbe bleue”, au Lavoir moderne parisien

LE 28 NOVEMBRE 2019

Pour ceux qui aiment les contes, rire et réfléchir, ce spectacle est une vraie manne.

Au Lavoir moderne parisien, quatre chaises dépareillées constituent à elles seules le décor. Assises sur ses sièges, les ex assassinées de Barbe bleue s’interrogent, se racontent et se soutiennent tel un groupe de parole. Quatre sièges mais cinq comédiennes ? Oui la dernière n’est pas encore morte et se tient debout, la clef à la main très angoissée de le voir surgir d’un moment à l’autre.

L’histoire ne se déroule plus au XVIIe siècle mais aujourd’hui. L’adaptation moderne écrite par ce collectif sous la houlette de Lisa Guez donne un nouvel éclairage au récit sans ôter son piment et son suspens. Pour l’instant, j’espère que cette survivante ne rejoindra pas ses contemporaines et qu’elle s’abstiendra de descendre à la cave ouvrir le fameux cabinet dont son mari lui a interdit l’accès. La curiosité la pique furieusement, indique-t-elle au public.

Derrière la porte, pendant ce temps, les esprits des défuntes s’échauffent. Tour à tour, elles expliquent l’enchaînement des faits qui les ont conduites à en être arrivées ici, au sous-sol. Le public tressaille. Tour à tour, chacune, dans leur personnalité et leur subjectivité, exprime en détail, dans une énergie de vie que bien des vivants souhaiteraient, leurs ressentis et leur attirance pour ce “bad boy”. Le public rit beaucoup.

Et là, la question, qui en suscitera beaucoup d’autres, se pose : pourquoi malgré des premiers signes visibles sur la personnalité troublante de cet homme, ont-elles désiré ou continué malgré elles la relation ?

Aucune ne racontera avoir été contrainte par un mariage forcé. Le devoir d’obéissance n’est plus de règle. Et pourtant, dans leurs récits, elles traduisent comme être attachées sans pouvoir se défaire à des liens qui entravent leurs pensées, un instinct de conservation qui n’agit plus. L’ambiguïté de la séduction et le rapport de domination homme-femme qu’il génère est un début d’explication pour deux. Mais pas pour les quatre.

La version originale de Perrault fait poser inéluctablement la culpabilité sur la femme, due à sa curiosité et sa désobéissance à son époux. Elle en épargne une cependant grâce à l’intervention de ses frères. Elle sera aussi sauvée en 2019 mais sans avoir recours au bras masculin fatidique ! En se sauvant, elle sauve les quatre autres : toutes, dans une voiture conduite par la survivante, elles quittent, en chanson, le château maudit, sur une route de nuit étoilée.

Carole Rampal



Les sœurs d'Anne

Les Femmes de Barbe Bleue

Par Pierre Lesquelen

© 16 décembre 2019

Énième déconstruction du bagage moral et symbolique des contes, « Les Femmes de Barbe Bleue » de Lisa Guez s'inscrit a priori dans l'appel féministe lancé littérairement en 1969 par « Les Guérillères » de Monique Wittig, préférant à la tabula rasa des mythes phallogocentrés une réactivation inquiète et ludique du langage existant. Malgré la grande justesse des comédiennes, malgré son sens de l'humour qui tranche opportunément avec la gravité du sujet contemporain, le spectacle se révèle trop faible, formellement et éthiquement, pour façonner un mythe alternatif et troublant sur les féminicides.

De la « Bloody Chamber » d'Angela Carter aux « Bluebird possibilities » de Sofía Rhei, la réécriture féministe de Barbe Bleue a déjà tout du poncif littéraire. Si la relecture de Lisa Guez pourrait être singulière, c'est qu'elle ne redéplace pas l'imagerie misogyne de la femme curieuse et piégée (comme pouvait le faire Amélie Nothomb...), mais qu'elle envisage ce comportement dans une perspective psychanalytique inspirée par Clarissa Pinkola Estes. Barbe Bleue serait pour elle « une instance destructrice dans le psychisme féminin », et le plateau donnera alors à voir, suivant une vieille logique pédagogique de l'art, les stratégies collectives de résistance à ce symptôme (« On est là pour se libérer », entend-on). Dans ces respirations dramatiques assez répétitives qui interrompent les récits individuels, où les comédiennes rejouent et déjouent les confrontations entre Monsieur et Madame Bleue, les dialogues manquent de consistance et l'incarnation est souvent léchée, trop théâtrale pour produire un saisissement performatif.

Si l'écriture promettait d'épouser la « complexité singulière » et le « mouvement étrange » des désirs féminins, les récits se révèlent calibrés et linéaires. Pétris de poncifs contemporains et d'actualisateurs faciles, ils transforment cette assemblée de spectres en échantillon sociologique et en icônes parfois poussiéreuses (l'une est « comme une chatte », l'autre comme « un serpent de mer »). Les cinq femmes ne retournent jamais la politique masculine de l'énigme à leur profit, échouant à exister au plateau comme des présences insondables et indomesticables, échouant à supplanter collectivement la matière indéterminée de cette clef glaciale qu'elles prennent tour à tour en main. On se demande par ailleurs ce que viennent faire les sardines de Patrick Sébastien dans cette galère (elles font heureusement une courte apparition). Là est peut-être la seule énigme d'un spectacle qui nous apprend beaucoup de choses : Barbe Bleue est très allergique aux cacahuètes et sa chambre mortuaire sent, citons l'une des femmes, « comme quand ma mère va aux toilettes. » A force d'aller voir derrière la porte et d'annihiler les mystères, « Les Femmes de Barbe Bleue » ont relangé ce terrifiant conte de nourrice, le transformant en fable de circonstance, trop propre et trop efficace pour faire du théâtre le lieu du dissensus et de l'alternative.

Pierre Lesquelen